

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE DE CRÉATION
PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR ROSE-LINE BRASSET

L'HORLOGER

LE 12 JUILLET 1999



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce mémoire a été réalisé à Chicoutimi
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires de l'Université
du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi.

RÉSUMÉ :

Dans le cadre de ce projet de recherche et de création, je me suis principalement attachée à sonder quelques-unes des possibilités qu'offre la psychanalyse à l'auteur d'un récit écrit ; et ce, non seulement dans le cadre de l'élaboration de la psychologie des personnages, mais également dans l'édification de la structure du récit.

En parallèle, je me suis également intéressée à l'histoire de la mesure du temps, à cette curieuse obsession de l'homme qui, depuis des siècles, cherche à circonscrire, voire contrôler ce « milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences [...] les événements et les phénomènes dans leur succession¹. »

C'est ainsi que prit forme le personnage de Louis, maître horloger helvète de son état, par ailleurs « obsédé » par le désir de contrôler son existence et son environnement, et narrateur intradiégétique du récit.

L'histoire commence au moment où, par un jour de canicule, Louis entre dans un bistrot des hauteurs de Lausanne, *Le Lapin agile*, pour y attendre sa maîtresse. À la main, il tient un paquet destiné à la jeune fille.

La névrose obsessionnelle s'est rapidement imposée d'elle-même en tant que composante structurelle du récit. En effet, non seulement la notion d'obsession s'accordait-elle parfaitement avec les ambitions du personnage, mais elle favorisait également la narration presque maniaque que les idées d'horloge, d'horlogerie, de cercle, de boucle, etc., m'inspiraient.

Pour les besoins de *L'Horloger*, mon travail d'investigation s'est scindé en deux volets principaux :

¹ Définition tirée du *Dictionnaire Le Petit Robert*, 1994.

- 1) un volet psychanalytique, nécessaire à la création du personnage principal ainsi qu'à l'exploration des possibilités d'intégration de certaines composantes d'une structure obsessionnelle à la structure proprement dite du récit ;
- 2) un volet plus général, que je prendrai la liberté de qualifier d'« historico-socio-géographique », et qui devait permettre de mieux définir le (ou les) milieu(x) dans le(s)quel(s) évolueraient les personnages.

Je me suis d'abord intéressée aux mécanismes de la névrose, tels que définis par Freud, parce que je souhaitais donner à l'ensemble de mon récit un air de « thriller psychologique ». Il me fallait porter un soin tout particulier au montage de la « psychologie » des personnages et, au fil de mes lectures, j'ai pu constater que l'étude de la névrose obsessionnelle, notamment, recelait tout particulièrement des possibilités d'exploitation allant dans le sens de l'idée que j'avais de ma nouvelle.

Dans le cadre de l'écriture de *L'Horloger*, l'exploitation de quelques principes psychanalytiques de base est venue enrichir de manière tout à fait particulière le récit d'une histoire au départ sans doute plutôt banale. Au-delà de l'attrait ludique implicite de la chose, l'utilisation de procédés formels - tel l'usage de symboles érigés en système par exemple - visait avant tout à multiplier l'effet dramatique de la diégèse.

Je crois pouvoir aujourd'hui me permettre de dire que je suis arrivée à vérifier concrètement qu'il est tout à fait possible à l'auteur d'un récit écrit d'exploiter les possibilités qu'offre la psychanalyse et ce, non seulement dans le cadre de l'élaboration de la psychologie des personnages, mais également dans l'édification de la structure même du récit.

REMERCIEMENTS

J'aimerais tout particulièrement remercier ici madame Francine Belle-Isle du département des Arts et Lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi dont la patience et la compréhension ne se sont jamais démenties tout au long de mon cheminement, et sans le soutien de laquelle cette recherche n'aurait jamais pu être menée à son terme. Je lui en suis sincèrement reconnaissante.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

• <i>L'HORLOGER</i>	6
<i>Prologue</i>	8
<i>Une</i>	13
<i>Deux</i>	18
<i>Trois</i>	23
<i>Quatre</i>	26
<i>Cinq</i>	28
<i>Six</i>	32
<i>Sept</i>	34
<i>Huit</i>	37
<i>Neuf</i>	38
<i>Dix</i>	43
<i>Onze</i>	46
<i>Douze</i>	48

DEUXIÈME PARTIE

• INTRODUCTION.....	52
• COMPTE RENDU DE LA RECHERCHE.....	54
Le volet psychanalytique.....	55
Le volet « historico-socio-géographique ».....	62
• COMPTE RENDU DE L'ÉCRITURE.....	64
Le milieu dans lequel l'action se déroule.....	65
Les personnages.....	68
L'organisation du récit.....	74
La narration.....	78
Le lexique.....	80
La rédaction.....	85
• CONCLUSION.....	89
• BIBLIOGRAPHIE.....	91
• ANNEXE	
<i>L'Horloger : première version</i>	94

L'HORLOGER



Or, toute la terre parlait un même langage avec les mêmes mots... Ils se dirent l'un à l'autre : Allons ! faisons des briques et cuisons-les au feu. La brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent encore : Allons ! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas disséminés à la surface de toute la terre.

Genèse (11-4)

PROLOGUE

Au petit matin de ce jour-là, immuable et majestueuse, la ville de Lausanne s'est déployée, perçant le brouillard dense qui l'habillait. On était en septembre et une canicule inhabituelle pour cette époque de l'année s'était abattue sur la région. Les Alpes, le lac Léman, la Place Saint-François, le Grand Pont, la Cathédrale, tous nimbés d'un voile humide, avaient semblé sortir de terre avec le soleil. Comme tout le monde, je n'avais pas dormi de la nuit et, du haut de la terrasse surplombant mon appartement, j'aurais pu jouir du spectacle si je n'avais eu autre chose en tête.

Tout l'avant-midi, arpentant nerveusement les rues étroites et déclives qui bornent la Cité, j'ai tourné en rond sous un soleil de plomb. Il faisait chaud, très chaud. Tellement chaud que les gamins qui traînent d'habitude dans le quartier s'étaient volatilisés. Je leur en savais gré.

M'étant finalement décidé, j'ai poussé la porte du *Lapin agile*, puis me suis arrêté sur le seuil, clignant des yeux. L'intérieur du troquet m'apparut

sombre. Le mouvement des pales du ventilateur brassant inutilement l'air chargé retint un moment mon attention puis, des yeux, j'ai fait le tour de la salle. Tel que prévu, il n'y avait là que très peu de gens. Assis près de la porte, un pochard somnolait devant son demi de rouge ; au bar, deux jeunes filles à l'air boudeur mâchonnaient la paille de leur diablo-menthe ; enfin, dans le centre, trois grands-pères discutaient mollement du traité de Maastricht. D'habitude animé, le café avait été déserté par sa clientèle d'habitues au profit de la plage de Bellerive. Je me suis dirigé vers ma table habituelle, tout au fond. C'était là que la première fois nous avions dîné, il allait y avoir une année.

À mon grand désarroi, j'ai soudain vu Maria, la patronne, venir vers moi, les bras tendus.

- *Allora* mon petit Louis, où étais-tu donc passé ? Il y a bien une semaine qu'on ne t'a pas vu ! *Como ti trovo* ? Tu n'es pas malade au moins ? Et *tua bella*, elle est où ?

Merveilleuse Maria. Toujours précédée d'un flot de paroles chaleureuses qu'elle accompagne avec générosité des mouvements de bras appropriés à la circonstance. À ma nervosité s'ajouta de l'inquiétude. Je l'ai embrassée, content du fait qu'à cet instant une mèche de mes cheveux trop longs vienne s'interposer entre son regard et le mien.

- Bonjour Maria. Justement, je suis venu l'attendre. J'ai été débordé de travail à l'atelier ces derniers temps. Mais toi, que fais-tu là un dimanche ? Bébert n'est pas là ?

- Je l'ai envoyé faire les courses à ma place, mais il ne va plus tarder maintenant.

- C'est ton dos qui te fait souffrir ?

- Pas mon dos, mais la perspective de me coltiner un million d'autres personnes au marché par cette chaleur !

D'un geste maternel, elle a repoussé d'une main la mèche rebelle, retenant de l'autre ses propres mains nouées derrière son dos.

- Oh ! Ça va pas toi.

Je me forçai à ébaucher un sourire. Je ne souhaitais pas qu'elle s'attarde.

- Ça va, je t'assure. J'ai beaucoup de travail avec la rentrée et je suis fatigué, c'est tout. Sois gentille, apporte-moi une bouteille d'eau minérale, tu veux ?

- Bien sûr mon petit. Tout de suite.

Je l'ai regardée tourner les talons et se diriger vers le bar.

Les grands-pères semblaient avoir vidé la question de l'union européenne puisqu'ils la rejoignirent, payèrent leur consommation et sortirent en traînant le pas.

Elle revint vers moi avec une bouteille de San Pelegrino et un verre, s'épongeant le front avec la serviette posée sur son épaule.

- Voilà de quoi te rafraîchir mon garçon. C'est qu'il fait chaud, hein! On n'a pas vu pareille canicule en plein mois de septembre depuis au moins vingt ans, ça je te le dis ! Et pour les affaires, là j'te dis pas, hé ! Mais le pire, c'est que cette chaleur rend fou. Si, si ! Crois-moi ! On ne voit personne dans les rues depuis des jours. Les gens ne sortent plus que s'ils y sont obligés, marchent en longeant les murs, et rentrent ensuite directement chez eux s'installer devant la porte ouverte de leur frigo. Tout le monde attend l'orage! Ah ! c'est pas de bon augure!

Fort à propos, le grand benêt qui travaillait pour Maria, Bébert, fit à ce moment son apparition, les bras chargés de paquets.

- Ah ! Béberrrt, *ma* qu'est-ce qu'il y avait donc au marché pour te retenir jusqu'à cette heure ?

- Rien m'dame, mais j'ai eu du mal à tout trouver !

- Comment ça du mal à tout trouver ?

Levant les bras au ciel pour accompagner sa semonce, Maria le suivit dans la cuisine.

- *Ma* qu'est-ce que tu n'as pas trouvé ? Béberrrrrrrt ! Oooh ! *Ma* qu'est-ce qui m'a valu pareil bêta ?

J'ai regardé l'affreuse horloge à l'image de *Cardinale*¹ accrochée au-dessus du bar. Maria n'allait sans doute pas tarder à rentrer chez elle, les deux bêcheuses aussi. Ne resterait plus que l'alcoolique qui semblait s'être

¹ Bière suisse.

endormi pour de bon, et le Bébert.

Un peu rassuré, j'ai repris ma place. Sur la table, j'avais déposé le cadeau que je lui destinais. Soigneusement emballé dans le papier le plus fin que j'avais pu trouver, le fragile paquet était couronné d'un magnifique noeud de ruban assorti. Elle n'allait pas tarder. Je respirais. Tout était parfait.

UNE

Je suis maître horloger. Dans ma famille, depuis toujours, de père en fils on est horloger, ce qui avait d'ailleurs valu à notre patronyme sa notoriété. Fidèle à la tradition, jusqu'à l'année précédente, je n'avais consacré ma vie qu'à démonter et remonter les mécanismes délicats des montres, horloges et pendules anciennes que l'on confiait à mes soins. J'étais également conservateur du musée d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds. Plus qu'un métier, l'horlogerie était pour moi une véritable passion. De celles qui prennent toute la place. En fait, on ne peut devenir un véritable expert en quoi que ce soit qu'en y consacrant toute sa vie, tout son amour... Et une vie entière consacrée à un projet unique n'est certes pas beaucoup quand il s'agit de circonscrire les limites d'un univers.

Alors que j'étais tout gamin, mon père m'avait un jour emmené à La Chaux-de-Fonds, visiter les salles souterraines du musée. Entièrement vouées à l'histoire de la mesure du temps, ces galeries découvrirent à mes yeux, ce jour-là, le plus captivant des trésors. Une profusion extraordinaire de sabliers, clepsydres, cadrans solaires, montres, horloges, pendules et automates à musique de tous les âges et de toutes les époques s'y étalait en effet avec

orgueil et démesure. Toute la perfection du monde consacrée à tenter de circonscrire le temps, de l'emprisonner dans une petite boîte.

Mais ce qui, par-dessus tout, m'avait alors fasciné, c'est la précision avec laquelle les petites pièces de métal scintillantes s'enchaînaient parfaitement les unes aux autres ; et le petit bruit, sec et répétitif, parfaitement régulier et rassurant, qui en ponctuait gracieusement le mouvement. Tic, tac.

En fait, j'ai tout de suite su que l'art occuperait toute ma vie. Parce que la mesure du temps relève autant de l'art que de la technique. Je crois que la beauté peut sans conteste se manifester jusque dans la manière dont se conçoit un mécanisme. Comment, en effet, ne pas s'extasier devant la perfection du rapport entre le nombre de dents d'une roue et le nombre de rainures du pignon dans laquelle elle s'engage, devant la façon dont ces roues sont disposées, ou dont les rayons qui les composent sont dessinés.

Devenue petit à petit mon idéal, cette conception de l'esthétique avait modelé mon existence jusqu'au jour où j'en étais inévitablement venu à n'envisager ce que devait être ma vie que comme une combinaison, un agencement de moments absolus ; autant de pièces montées en vue de former un ensemble alliant perfection et beauté.

C'est à ce moment qu'elle est entrée dans ma vie.

Elle s'est présentée à l'atelier un lundi, armée d'un portfolio d'une main et d'un parapluie de l'autre.

- Bonjour !

Assis à ma table de travail, derrière le comptoir, je tournais le dos à la porte et ne l'avais pas entendue entrer. L'œil couvert d'un monocle, j'étais occupé à examiner les entrailles d'une pendule automate, un magnifique oiseau chanteur datant du XVIII^e siècle, orné de véritables plumes de colibri.

- Hum ?

Au moment où je me retournais, la grande horloge près de l'entrée avait marqué l'heure. Une heure.

Rendus muets par le son du carillon, nous n'avons d'abord échangé qu'un regard. Mais, l'espace de ces quelques secondes, nous sommes restés suspendus l'un à l'autre, faisant l'étrange expérience de ce qui me sembla indubitablement être un moment parfait.

Lorsque le carillon se tut, le charme fut rompu. Tendant la main, elle s'était avancée en souriant.

- Je m'appelle (...). Vous êtes Louis Galant ?

M'étant ressaisi, j'avais prestement contourné le comptoir pour serrer la main tendue.

- Pour vous servir, mademoiselle.

- Monsieur Bernard Bichon m'envoie. Il m'a dit que vous aviez parfois besoin de quelqu'un pour restaurer les illustrations ornant certaines montres anciennes. Je suis peintre miniaturiste, avait-elle expliqué, souriant toujours.

Bernard Bichon ? Qu'est-ce que cet ange pouvait bien avoir à faire avec le vieux barbet?

Depuis quelques années tout ce qui touche à l'horlogerie ancienne est devenu l'objet d'un commerce florissant. Les grandes salles de vente du monde entier, et particulièrement celles de Londres, New York et Genève, voient passer bon an mal an pour des centaines de milliers de francs de pièces d'horlogerie et de sa littérature associée. Je ne chômais donc pas et avais quelquefois fait appel à Bichon pour restaurer les délicates illustrations peintes à la main sur certaines pièces.

Je m'étais mis à la détailler de la tête aux pieds. Légère et souple, elle semblait très jeune - peut-être dix-neuf ou vingt ans - mais son regard était d'une vivacité peu commune. En outre, elle possédait une voix remarquable et s'exprimait avec un léger accent. Belge ? Breton, peut-être. Non. Plutôt canadien, avais-je pensé.

- Bernard Bichon ?

- Oui. Je suis étudiante ici, à l'École des Beaux-Arts, et j'assiste à ses cours. Il m'a dit que vous étiez amis.

Je n'avais pas répondu tout de suite. Allez savoir pourquoi, j'étais soudain mécontent. Comme si une incompréhensible jalousie m'assaillait. D'un mouvement machinal, j'avais plutôt sorti la montre de gousset que m'a léguée mon père, pour en caresser le boîtier. Je n'avais pas l'habitude de perdre mon temps avec des midinettes, mais il y avait quelque chose d'étonnamment attirant chez cette petite fille tout droit sortie de je ne savais quelle boîte à surprise. Elle me rappelait quelqu'un ou quelque chose. Comme une odeur ou

plutôt comme un air venu de loin, du passé peut-être et que l'on n'arrive pas à identifier tout de suite, mais qui éveille une douce nostalgie. Je sentais que je devais faire quelque chose, saisir l'occasion. Mais quelle occasion ? Je n'en savais encore rien. J'ai rangé la montre sans l'ouvrir.

- Ami est un bien grand mot. Disons plutôt que nous sommes des connaissances. Mais d'habitude à cette heure-ci, je ferme boutique et je vais dîner. Vous voulez m'accompagner ? Je connais tout près d'ici un petit café où l'on nous sert rapidement les meilleurs filets de perche de la région. Nous pourrions y discuter de votre travail, dis-je, pointant du doigt le portfolio.

- Oh ! mais avec plaisir ! a-t-elle répondu sans manifester l'ombre d'une hésitation.

- Alors ne perdons plus de temps.

DEUX

Quelques minutes plus tard, nous étions tous deux attablés chez Maria, une bouteille de Montrachet posée devant nous, accompagnée de ces fameuses petites perches que l'on arrive encore à tirer du Léman. Il y avait beaucoup de monde au *Lapin*, mais j'y avais ma table réservée et, comme d'habitude, l'ambiance rappelait celle des repas pris en famille. Maria allait et venait d'une table à l'autre, s'assurant que personne ne manquait de rien, tandis que Bébert, bien droit derrière le bar, faisait le lien entre la cuisine et la salle en annonçant les commandes à l'intention du cuisinier.

D'ordinaire, je ne déteste pas regarder une jolie fille manger, mais ce jour-là, le tableau avait quelque chose de particulièrement sensuel. Je n'ai pas l'habitude de boire, surtout au dîner, aussi me sentais-je légèrement euphorique. J'avais étendu mes jambes sous la table et je profitais du spectacle. Habité par l'étrange sentiment de faire l'école buissonnière, je n'étais pas loin de penser que je ne l'avais finalement invitée que pour la regarder dévorer avidement le contenu de son assiette, comme si elle n'avait rien avalé depuis des jours. Comment une si petite personne pouvait-elle avoir tant d'appétit ?

Maria était ravie. Elle tournoyait joyeusement autour de notre table, multipliant les oeillades complices, dans ma direction comme dans celle de la jeune fille.

- Ah ! ça fait plaisir de voir *una ragazza* si délicate manger avec tant d'appétit. Et *quale graziosa espressione* ! Je ne me souviens pas t'avoir jamais vu manger ici avec qui que ce soit d'autre qu'un de ces vieux collectionneurs, Louis. Et ces yeux ! Mais où as-tu trouvé ce bijou ? Vous êtes collectionneur mademoiselle ?

- Maria !

- Allons ! C'est que vous formez un couple charmant tous les deux, vous savez ? Et ce garçon, on ne peut trouver mieux, *signorina*, croyez-moi sur parole !

- Maria, je t'en prie !

- *Ma che* ?

Maria s'était éloignée en hochant la tête, l'air faussement offusqué.

- Il faut l'excuser. Elle est adorable, mais quelquefois elle...

- Elle a l'air de beaucoup vous aimer, m'avait-elle interrompu. Vous la connaissez depuis longtemps ?

- Depuis l'université. Lorsque Armando, son mari, est décédé il y a dix ans, Maria a racheté ce bistrot dans lequel tous deux travaillaient depuis leur arrivée ici. Le patron se faisait vieux ; il s'était depuis longtemps attaché à elle comme à sa propre fille. Il paraît qu'il lui a laissé l'affaire pour une bouchée de

pain. Elle et Armando n'ont jamais eu d'enfants mais elle est un peu la *mamma* de tous ceux à qui elle sert chaque jour nourriture et boissons, agrémentées surtout d'une oreille attentive ou d'une poitrine accueillante, selon les besoins. Mais si nous parlions de vous.

Soudain, je voulais tout connaître d'elle. Quel âge elle avait, d'où elle venait et, peut-être aussi, à qui elle avait appartenu...

- Vous semblez si jeune. Comment êtes-vous arrivée ici, en Suisse? Où habitez-vous ? Où sont vos parents ?

Elle avait éclaté de rire, découvrant la nacre éclatante de blancheur d'une dentition parfaite, avant de répondre d'une traite elle aussi.

- J'ai vingt-deux ans et je partage un appartement à Dorigny, près de l'université. J'ai toujours voulu voir la Suisse ! Toute petite déjà, j'étais absolument fascinée par l'histoire d'Heïdi. Vous savez, cette petite orpheline qui vit à la montagne avec son grand-père ? C'est papa qui m'avait offert ce livre. Mes parents sont divorcés. Ma mère vit à Québec où elle illustre des livres pour enfants et s'est remariée à un dentiste tout ce qu'il y a de plus ennuyeux. Quant à papa - elle avait laissé échapper son regard par la fenêtre - il est journaliste et voyage beaucoup. Enfin. Je voulais voyager moi aussi et, comme j'ai obtenu cette bourse pour me spécialiser dans l'art de la miniature, l'occasion de renouer avec les rêves de mon enfance était trop belle.

À nouveau, elle souriait.

- Alors, je suis là ! Et je passe maintenant des journées entières à peindre mes paysages préférés en miniature.

Ayant sorti des planchettes de son portfolio, elle m'avait montré son travail. Ce fut une révélation. Son talent, son habileté, sa minutie étaient extraordinaires. Du bout de son pinceau, elle pouvait faire entrer dans un cadre, long de quatre centimètres et large de trois, un paysage tout entier avec un ciel bleu pâle parsemé de petits nuages blancs, un horizon de collines mollement ondulées aux flancs couverts de vignes, un château, un lac bordé de platanes et, dans une barque, de tout petits personnages vêtus de dentelles blanches. Elle saurait merveilleusement copier ou restaurer dans leurs presque imperceptibles détails les petites scènes peintes à l'intérieur des montres de gousset que me confiaient mes clients.

Entièrement vouée à son art, elle se découvrit pour moi, ce jour-là, délicate et précieuse, des yeux lumineux éclairant le plus captivant des visages. Toute la perfection du monde consacrée à tenter de figer pour l'éternité les plus belles images !

Mais ce qui, par-dessus tout, m'avait alors fasciné, c'est la précision avec laquelle ses phrases s'enchaînaient parfaitement les unes aux autres ; et le petit accent, sec et monotone, parfaitement régulier et rassurant, qui en ponctuait gracieusement le mouvement.

En fait, j'ai tout de suite cru que nous étions faits l'un pour l'autre et, cette rencontre, j'avais le sentiment de m'y être longtemps préparé. Dès lors, faire sa conquête allait être le but avoué de mon existence.

TROIS

Pour un instant de spontanéité, c'est toute une vie qui peut parfois basculer. Envolée la crainte viscérale de passer ma vie à l'attendre sans la voir. Envolée la terreur d'attendre indéfiniment ce moment. En fait, il me semblait déjà inconcevable d'avoir perdu tant de temps.

Dans un cauchemar récurrent, je l'avais longuement cherchée à travers le dédale des rues de la vieille ville. Désespéré, je parcourais la Cité, la guettant au détour d'un porche, d'un escalier, impuissant à l'aborder alors qu'elle s'engouffrait furtivement tantôt dans des ruelles sombres, tantôt dans la Cathédrale, où je n'osais la suivre. En vérité, j'évitais de l'approcher, craignant par-dessus tout ce rendez-vous. Je me réveillais en nage, la honte de cette rencontre ratée collée au corps, ne parvenant qu'avec difficulté à dissiper la sensation d'avoir irrémédiablement perdu quelque chose qui m'était pourtant indispensable.

Mais tout était différent désormais ! J'avais surmonté l'ancestrale méfiance qui, jusque-là, m'avait tenu isolé ; j'avais trouvé mon autre moitié. Comme mû par un puissant ressort, c'est tout l'univers que j'avais maintenant le sentiment de pouvoir mettre en ordre. J'avais rejoint le lot de ceux qui croient en la certitude.

Chaque matin, le soleil se levait sur son visage de madone flamande et, chaque matin, je devais me faire violence pour ne pas imiter le guet de la Cathédrale en me mettant à la fenêtre pour crier ma flamme sur tous les toits de la ville. En fait, je me sentais envahi par une passion aussi violente que peu civilisée ; passion que je cherchais désespérément à brider.

Pendant qu'elle préparait le café, je m'enfermais dans la salle de bains et, le rasoir à la main, j'examinais consciencieusement l'image que me renvoyait la glace. Que m'était-il arrivé ? Qu'est-ce qui en moi avait changé ? Cela se voyait-il ? Je traquais la moindre trace des sentiments qui m'habitaient dans les angles de mon visage ; des fins sillons entourant mon regard jusqu'aux plis plus marqués de chaque côté de ma bouche.

Je me rendais à l'atelier, rue Cité devant, en chantonnant ; ouvrant la grille vers les sept heures pour travailler jusqu'au dîner. En répondant à mes clients, il m'arrivait de me demander s'ils ne me regardaient pas différemment d'autrefois. Devinaient-ils que j'étais amoureux ? Le lisaient-ils sur mon visage ? Se rendaient-ils compte, alors qu'ils me parlaient des pièces de collection qu'ils venaient d'acquérir, que je ne les écoutais pas , que mon esprit tout entier était obnubilé par une unique pensée : elle.

Bien qu'elle eût conservé son appartement de Dorigny, nous ne nous quittions pratiquement plus. Chaque jour, à midi, elle venait me retrouver à l'atelier et nous allions dîner au *Lapin agile*. Trop heureuse de me voir sortir de ma solitude, Maria s'était tout de suite prise elle aussi d'affection pour la *bella*

ragazza, et notre entrée quotidienne au café était généralement saluée d'exclamations enthousiastes.

- *Olà! les piccolinis. Buon giorno ! Ça va aujourd'hui, hé?*

Souvent, l'après-midi, je fermais boutique et nous allions nous promener sur le bord du Lac ou au Bois de Sauvabelin, comme le font depuis toujours les amoureux. Jamais auparavant Lausanne ne m'avait semblé si romantique. En amant attentif, j'étais cependant terrifié à l'idée des risques qu'une enfant comme elle avait pu courir à y aller et venir seule. Elle semblait si vulnérable, si fragile...

Parce que je percevais cette irruption soudaine de sentiments nouveaux dans ma vie comme un signe incontestable du destin, j'avais aussi le net sentiment de mes devoirs et responsabilités envers celle qui ne pouvait avoir traversé l'Atlantique que pour se poser sur mon épaule. Rien ne devait corrompre une telle pureté.

Parfois, le sentiment de mon impuissance était cependant tel, qu'il était difficilement supportable. Je passais des nuits sans dormir ; l'imaginant tantôt faible et soumise dans les bras de quelque détraqué qui la contraindrait à assouvir des désirs inavouables, tantôt rieuse et insouciante au volant de sa voiture au moment où un ivrogne viendrait l'emboutir. Dorénavant, mon unique souci était de la protéger.

QUATRE

Mais que faisait-elle donc ? Par la fenêtre du bistroquet, la chaleur pénétrait en longues bouffées, humides et collantes. De ma place, je n'avais du dehors qu'une vision embuée en raison de l'effet produit par l'eau de la fontaine qui semblait s'évaporer sitôt jailli de sa source. Tout était si calme. Trop ! Même les pulsations de mon cœur semblaient s'être tues.

De la poche de ma veste, j'ai tiré la montre que m'a léguée mon père. Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac. Un moment, ce son m'a rassuré, mais toutes les montres du monde me ramenaient irrémédiablement à elle ; et elle était en retard. Avec peine, j'ai résisté à la tentation de tripoter nerveusement le ruban entourant le paquet qui, sur la table, me narguait. Viendrait-elle ? J'étais à nouveau assailli par le doute, tourmenté par l'incertitude ; sentant à présent que ce rendez-vous était peut-être finalement le seul qui eût réellement existé.

Maria est venue me dire au revoir.

- Allons Louis, ne sois pas si nerveux. Vous vous êtes disputés, c'est ça ? T'en fais pas, va, a-t-elle dit en m'étreignant les épaules, elle ne va certainement plus tarder. Je dois y aller. Prends bien soin de toi surtout. *Y che ti trovo bene. Ciao !*

Sans remords, j'ai regardé Maria franchir le seuil de la porte et disparaître au-dehors après m'avoir soufflé un baiser du bout des doigts.

Je me suis de nouveau tourné vers la fenêtre. Un minuscule oiseau est venu s'abreuver à la fontaine. J'ai repensé à cette magnifique pendule automate en forme de colibri que je tenais à la main le jour où elle était entrée la première fois dans mon atelier. La tension entre mes omoplates s'est un peu relâchée. Elle viendrait !

CINQ

Cinq jours à peine après notre première rencontre, je l'avais emmenée à La Chaux-de-Fonds sous prétexte de lui montrer le centre de restauration d'horlogerie ancienne. Il faisait un temps splendide. Nous avons pris de quoi faire un pique-nique et comptions nous arrêter en chemin. La journée s'annonçait parfaite. La campagne neuchâteloise avait pris les couleurs de l'automne, la radio jouait *Take Five* de Dave Brubeck et elle, le coude pointé vers moi, tentait sans succès de retenir ses magnifiques boucles blondes qui volaient en tous sens à cause de la fenêtre ouverte.

Dans l'intimité de la voiture, j'étais très conscient de sa présence à mon côté. J'aspirais lentement le parfum délicat qu'exhalait chaque centimètre de sa peau à travers le fin tissu de sa robe, tentant d'ignorer la tension aussi douloureuse que délicieuse que je sentais monter en moi. Tandis que la Peugeot grimpait sans s'essouffler la route en lacet, j'essayais de me concentrer sur le rythme de ma propre respiration. Je la désirais furieusement, mais n'osais poser ma main sur son genou. Le trajet me parut trop court.

Avant d'entrer à La Chaux-de-Fonds, j'ai arrêté la voiture en bordure d'un pré au centre duquel trônait un chêne centenaire et nous avons transporté nos

provisions au pied de l'arbre. Dans les branches, une famille de pinsons avait trouvé refuge. Ravie, elle sautillait d'impatience.

- Aie ! Que c'est joli ici ! J'adore cet endroit ! C'est génial ! Laisse-moi faire, je m'occupe de tout.

Amusée par son enthousiasme, je l'avais regardée étendre dans l'herbe la couverture qui avait appartenu à ma mère et sur laquelle je me rappelais m'être tant de fois assoupi les dimanches de mon enfance. Une douce paix m'envahissait. Nous sommes restés là des heures, bercés par le chant des passereaux, buvant à petites gorgées un muscadet bien frais et admirant avec béatitude les quelques nuages qui s'attardaient mollement. Enhardi par le vin, j'avais posé ma tête sur ses genoux. Je me sentais en communion avec la terre entière. J'avais fermé les yeux et lui avais demandé de me parler de son enfance au Canada. Rien que pour entendre sa voix. Rien que pour me laisser bercer par cette voix.

Tandis qu'elle me racontait les joies et les peines de sa vie de petite fille, les nombreux déménagements de parents bohèmes et les tribulations d'un divorce qui l'avait laissée seule au monde, j'ai su que je ne pourrais jamais plus me passer d'elle. Cet après-midi-là, nous avons scellé notre alliance d'une étreinte qui avait la spontanéité que confère une familiarité de longue date.

Comme le musée ferme à cinq heures, nous avons tout de même dû nous résoudre à remonter en voiture. Engourdis par le soleil, nous avons presque oublié le but de notre expédition et c'est dans un état second que nous avons

rassemblé nos affaires. Cependant, à la perspective de partager avec elle une visite de ce qui avait été la caverne d'Ali Baba de mon enfance, mon esprit avait rapidement retrouvé toute sa vivacité.

- Le musée retrace l'histoire complète de l'horlogerie à travers les âges, ai-je expliqué en lui ouvrant la portière. Le développement de la chronométrie a suivi en gros l'évolution de l'homme et débute aux temps les plus reculés de l'histoire de l'humanité. À un style de vie avant tout fondé sur les phénomènes naturels, l'alternance des saisons, des semailles et des récoltes, du jour et de la nuit, etc., correspondaient, en effet, les systèmes non mécaniques. Avec l'avènement du chemin de fer et l'industrialisation naissante, le concept de temps universel est ensuite devenu indispensable pour permettre aux usines, entre autres, de voir arriver leurs ouvriers à l'heure. Le premier document connu faisant référence à un cadran solaire se trouve dans la Bible, au deuxième livre des Rois ; mais c'est au Moyen Âge qu'un génie inconnu a conçu les éléments essentiels des mécanismes d'horlogerie. Dès 1800, ici en Suisse, il était possible d'acquérir une montre de gousset dont la fabrication était bien plus soignée que la plupart de nos bracelets-montres contemporains.

La tenant par le coude, je la guidais avec fierté dans tous les recoins des salles souterraines, répondant à ses questions avec une verve intarissable. Mais ce que je voulais surtout lui montrer, c'était l'exposition thématique sur laquelle je venais de travailler pendant des mois et qui portait exclusivement sur la montre, avec, en particulier, une petite collection de montres érotiques prêtée

au musée par un collectionneur privé. Ces montres-là dataient de la fin du XVIII^e siècle et je leur avais d'ailleurs consacré une part enviable de la thèse de doctorat que j'ai entreprise il y a des années sans jamais la terminer. On les dit érotiques parce qu'elles comportent toutes une scène plus ou moins galante ou libertine, peinte sur émail, dans quelque compartiment secret. Certaines de ces montres dont les dessins sont inspirés de Watteau ou de Fragonard sont d'authentiques chefs-d'œuvre ; les peintures étant d'une remarquable finesse et d'une grande qualité d'exécution.

Mais à ma grande déception, ce qui a plutôt retenu son attention, c'est la montre peinte par Toutain qui représente la tour de Babel. Elle est restée longtemps penchée au-dessus de la vitrine, visiblement fascinée par le célèbre dessin du vieux maître.

Contre toute attente, une partie d'elle me restait inconnue, lointaine, étrangère.

SIX

Le soir est splendide, encore que très froid. La lune, haute dans le ciel, éclaire ma chambre d'une lumière blafarde. Assise sur le bord du lit, elle se penche pour ramasser ses vêtements. Surpris par la faim, nous nous apprêtons à sortir pour manger un morceau. Tout à coup, portée par la brise du soir, la voix caverneuse, grave et profonde du guet se fait entendre.

- Il a sonné dix, il a sonné dix, il a sonné dix, il a sonné dix.

- Mais qu'est-ce c'est ? demande-t-elle en se redressant.

- C'est le guet bien sûr.

- Quoi le guet ? C'est quoi le guet ?

- Le guet de la Cathédrale, tu ne sais pas ? Il clame les heures nocturnes aux quatre vents de la ville depuis plus de 800 ans. De dix heures du soir à deux heures du matin, il se tient au haut du beffroi et à l'heure juste - je mets mes mains en porte-voix -, il crie :

- Il a sonné dix, il a sonné onze, il a sonné douze, il a sonné une. Et ainsi de suite. C'est joli comme tradition, non ?

- Tu veux dire lugubre, oui, rétorque-t-elle en frissonnant. Ce bonhomme, ce guet, c'est une sentinelle, une sorte de garde ou de voyeur, non ? Il passe la nuit là tout seul ou ils sont plusieurs ?

- On dirait que tu es effrayée. On a quelque chose à cacher, mademoiselle ?

- Je n'aime pas cette idée. De penser que quelqu'un surveille nos allées et venues du haut des airs, ça me donne la chair de poule, répond-t-elle en ramenant les pans du drap autour d'elle. Et puis cette voix sinistre. Beurrrk !

- Mais rien ne nous oblige à bouger d'ici.

Je la prends dans mes bras, la serre étroitement contre moi et la renverse à nouveau sur le lit. Cette attirance physique, ce besoin insatiable que j'ai de faire l'amour avec elle, je ne peux me l'expliquer. S'il s'agit là d'attirance physique ; si cela a quelque chose à voir avec l'amour.

Lorsque je la tiens comme cela, j'aime la façon dont elle soupire à mon oreille. Souvent la nuit, quand elle n'arrive pas à s'endormir, elle me décrit les paysages de son enfance. Je ferme les yeux et me laisse emporter. Parfois, elle saute du lit pour prendre ses crayons et me les dessine, mot par mot, colline par colline. Mais ce soir, je lui enlève le crayon des mains et referme les yeux... Ce jour-là, il y a six mois, ne suis-je pas tombé amoureux d'une voix ?

SEPT

J'entre au *Lapin* où je viens la rejoindre. En franchissant le seuil, je la vois, assise au bar, mais pas seule. Juste en face, une grande gueule - un Français qui vient là parfois et qui s'occupe, je crois, de course de voilier - lui fait la conversation. Elle lui sourit. J'ai mal à l'estomac. Je suis de mauvaise humeur.

- Je vous dérange ?

- Louis ! Je ne t'ai pas vu arriver. Ça va ?

- Non ! J'ai affreusement mal à la tête. Ça t'ennuie si nous rentrons à la maison ?

- Mais tu viens d'arriver ! Et puis je meurs de faim. Qu'est-ce qui t'arrive ? demande-t-elle, l'air surpris. Tu n'as même pas salué Jean-Jacques !

À grand peine, je parviens à me maîtriser. La prenant par la main, je l'entraîne au fond, vers notre table.

- Tu as raison. Excuse-moi. J'ai eu une journée épouvantable. Manger me fera peut-être du bien.

Je voudrais pouvoir réellement me reprendre, mais je n'y arrive pas.

- Alors, il te plaît le Français ?

- Comment ça : « il te plaît le Français ? » Tu ne vas pas me dire que tu es jaloux !

Elle éclate de rire.

- C'est vrai ? Tu es jaloux ? Jaloux ! Tu es jaloux ! Il est jaloux, Louis! répète-t-elle, enchantée.

- Bon, ça va, ça va !

Parfois, le manque d'intimité du troquet de Maria me pesait. Bien que depuis toujours je m'y sois senti chez moi, à certains moments j'aurais maintenant préféré l'anonymat des restaurants du centre. Quant à elle, tout le monde l'avait bien sûr adoptée et en avait fait son chouchou. Elle évoluait à travers la faune des habitués comme si elle en avait toujours fait partie et ne voulait bien sûr plus aller ailleurs. J'en venais à me sentir dépossédé.

La plupart du temps, son entrain finissait cependant par me dérider. Ce soir-là, elle avait apporté des brochures touristiques en couleur qu'elle avait étalées avec un enthousiasme particulièrement contagieux. Elle souhaitait partir quelques jours à la montagne, en Valais. À la perspective de nous y retrouver seuls, je me suis gracieusement laissé convaincre.

Elle n'avait jamais fait de ski, mais rêvait de voir le mont Cervin. De mon côté, je me réjouissais à la perspective de l'avoir enfin toute à moi quelques jours. Nous voulions nous rendre en voiture jusqu'à Brigue où il faudrait laisser la Peugeot pour prendre le train puisque l'on ne circule à Zermatt qu'en voiture

électrique ou en traîneau. Rien que l'évocation des sonnailles des chevaux suffisait à faire briller ses yeux. Lui faire plaisir, la faire sourire, était pour moi une source de satisfaction intense. J'ai souvenir de ces vacances comme étant les moments les plus satisfaisants de notre liaison. Elle était si jolie, dévalant les pentes avec maladresse dans son anorak rouge, riant aux éclats chaque fois qu'elle plongeait tête première dans la neige folle ! Nous avons skié tous les jours, nous nous sommes endormis devant un feu de bois tous les soirs, avons fait l'amour chaque nuit, avons pris tous nos petits déjeuners au lit. Ça ressemblait fort au bonheur.

HUIT

Toujours pas de nouvelle d'elle. L'attente, en se prolongeant, amplifiait d'autant la tension. Maria était partie depuis presque une demi-heure et pas un client ne s'était présenté, pas un mouvement n'était venu interrompre le sommeil dans lequel le troquet semblait plongé. Vaguement nauséeux, je me suis levé dans l'intention d'attendre sur le seuil. J'avais besoin d'un bol d'air.

Peu à peu, le vide avait pris des proportions telles que j'étais persuadé qu'à la moindre brise je pourrais sentir le vent s'engouffrer à travers mes côtes. Je l'aimais, je l'attendais, ne désirais qu'elle, ne comptais qu'avec elle.

Il fallait que je me détende. Évidemment, pas un souffle ne me parvint du dehors. Je m'appliquais à respirer lentement par le nez, augmentant doucement l'intensité des inspirations, réduisant ainsi peu à peu l'intensité des battements me martelant les tempes.

Lorsque Bébert est venu me demander si j'avais besoin de quelque chose, je l'ai renvoyé sèchement et j'ai regagné ma place. En regardant à nouveau par la fenêtre, j'ai remarqué qu'il y avait un arc-en-ciel dans la fontaine. On dit que Dieu fit apparaître pour Noé le premier arc-en-ciel en signe de son alliance avec les hommes et en tant que symbole d'un pacte de non-agression. Je fus subitement pris d'un irrépressible fou rire.

NEUF

La pluie a remplacé la neige. Depuis des semaines, des trombes d'eau se déversent sans répit sur le canton ; dissuadant les plus courageux de mettre le nez dehors. En ce dimanche après-midi, nous ne faisons pas exception. Nous avons passé le week-end à trier le contenu de cartons poussiéreux. Elle a réussi à me convaincre de faire de la place en mettant au rebut quelques-unes de ce qu'elle appelle en riant mes « reliques », faisant allusion à la répugnance que j'ai toujours éprouvée à l'idée de me séparer de mes choses, aussi inutiles qu'elles soient apparemment devenues. En secret, j' imagine cependant qu'elle viendra bientôt remplir de ses effets personnels l'espace ainsi libéré. Je ne prends donc pas la chose à la légère et, puisqu'il faut ce qu'il faut, je m'assure de l'efficacité de l'opération.

Pelotonnée dans mon fauteuil, elle s'est arrêtée un moment pour lire. Quelque chose sur l'histoire de l'Italie, je crois. La poussière lui barbouille le bout du nez et balafre ses joues. Elle est d'une saleté repoussante, mais une mèche dorée s'est échappée de l'écharpe qui recouvre sa chevelure et brille dans la lumière de la lampe de lecture. Rien qu'à la regarder, dans ce cadre familial, j'ai envie d'elle. Je m'approche.

Sans relever la tête, elle me questionne.

- Tu connais l'histoire de ce duc qui, se sentant mourir, demanda qu'on le porte en haut de la tour de Pise afin de partir en emportant ses terres avec lui, du moins du regard ?

- Jamais entendu parler.

Je me penche, lui enlève le livre des mains et l'enlace.

- Les tours sont le symbole de l'orgueil de l'homme. Qu'il escalade l'Everest ou qu'il voyage sur la lune, son unique but est d'asseoir sa suprématie sur la nature, de devenir le maître de la création, poursuit-elle en tentant de se dégager, l'air mi-sérieux, mi-moqueur.

- Laisse tomber et embrasse-moi, tu veux ?

- En fait, chaque tentative ratée de prise de pouvoir ou de prise de possession est une répétition du mythe de la tour de Babel.

Resserrant mon étreinte, je renchéris.

- Et la tour à l'espagnole, qu'est-ce que tu en penses ?

- Tu te moques de moi ?

Elle a l'air vaguement intriguée mais, prudente, me reprend son livre.

Replaçant délicatement la mèche dorée, j'approche ma bouche de son oreille.

- Embrasse-moi et je te raconte.

Elle m'embrasse sur la joue.

- Alors ? Et cette tour machiste ?

- La création de tours est une tradition catalane. L'automne dernier, l'édification record d'une pyramide humaine de dix étages par des hommes de la ville de Tarassa a obtenu une couverture médiatique à travers le monde entier.

Elle grimace.

- Je t'assure. J'ai dû garder une photo de presse quelque part. Tu veux la voir ?

- Sans blagues ? Dix étages ? dit-elle en posant enfin son maudit livre.

Elle fait mine de se lever pour aller vers les cartons abandonnés dans un coin. Je la retiens d'une main et attrape son adorable menton de l'autre.

- Hé ! Pas si vite ! Tu m'aimes ?

- Mais bien sûr.

- Alors, dis-le.

- Bien sûr, je t'aime, murmure-t-elle.

- J'ai pas entendu.

- Je t'aime. Je suis bien avec toi !

- Et qu'est-ce que cela veut dire exactement : « je suis bien avec toi » ?

- Que je suis heureuse. Voilà !

- Tu es heureuse, donc tu m'aimes ?

En souriant, elle fait « oui » de la tête.

- C'est à peu près ça !

- Alors, viens là, ordonnai-je en ouvrant les bras.

J'avais d'abord été découragé par cette limite à la compréhension mutuelle que constituait le fait que nous ne parlions pas « vraiment » la même langue. Le samedi matin, par exemple, elle ne faisait pas ses courses, elle « magasinait », c'est-à-dire qu'elle faisait sans peine neuf boutiques rien que pour trouver sa marque de yaourt préférée ; quand ce n'était pas seulement pour « regarder ». En fait, très souvent nous ne donnions pas du tout la même définition à des mots qui m'avaient pourtant toujours semblé faire consensus auprès de tout le monde. Alors, quand elle disait « je t'aime », Dieu seul sait ce qu'à ses yeux ces mots pouvaient bien signifier. J'avais toutefois fini par être séduit par le charme suranné de quelques-unes de ses étranges expressions qui me semblaient provenir de l'ancien français.

Je vivais cette passion comme j'aurais remonté un mécanisme délicat, avec la même nécessité de réussir chaque étape, le même souci de tous les détails. À toute force, je souhaitais la retenir et construire avec elle quelque chose qui n'appartiendrait qu'à nous. Et jusqu'à la pensée que cela m'était finalement égal de mourir après être allé au bout de cet amour, après qu'elle m'aurait donné un fils et que mon destin se serait accompli. Mon propre Nouveau Monde sur les ruines de l'Ancien.

- Tu aimes les enfants ? demandai-je encore, la gardant contre moi.

- Je les adore !

- Tu en veux alors ?

- Bien sûr que je veux des enfants. Un jour.

- Qu'est-ce que ça veut dire : « un jour » ?
- Eh bien ça veut dire plus tard. Quand je serai prête. Je ne sais pas.
- Et si nous faisions un enfant là, maintenant ?
- Pas avant d'avoir vu cette coupure de presse, répondit-elle en se dégageant.

DIX

Penché sur mon travail, j'essayais en vain de me concentrer. Je me remémorais le moindre de ses mouvements, me la décrivais jusque dans les moindres détails : le balancement de ses hanches, la façon presque impudique dont elle projetait son pubis en marchant, la manière dont tout son corps - et non seulement son cou - pivotait vers moi lorsqu'elle me montrait quelque chose et jusqu'au poids de son poignet posé sur mon cœur, la nuit.

Toute la journée, mes pensées tournaient autour d'elle et lorsqu'elle n'était pas là, j'attendais avec fébrilité le moment où nous nous retrouverions.

Lorsque je me retrouvais au milieu d'autres hommes, au bistrot par exemple, j'avais à présent le sentiment de leur être étranger. Était-il possible que, comme moi, certains d'entre eux aient sans arrêt une femme dans la tête ? Scrutant la mine de vieil épagneul de monsieur Tschumi, le notaire dont le bureau se trouvait en face de ma boutique, je me demandais s'il lui était arrivé à lui aussi de ne plus pouvoir penser à quoi que ce soit d'autres qu'à la ligne gracile d'une nuque, à la tache sombre d'un sexe ou à l'articulation délicate d'une cheville.

Je cherchais désormais à être au courant du moindre de ses faits et gestes et supportais de plus en plus mal qu'elle me quitte, même pour se

rendre à ses cours. À l'atelier, répondant distraitement à un client, je pensais : « en ce moment, elle est en classe avec ce vieux satyre de Bichon » ou « elle est avec une compatriote, une de ces petites oies qui ne pensent qu'à draguer » ou, au mieux, « elle devrait être en route pour venir ici. Que fait-elle donc ? », etc. Loin de me rassurer, savoir où elle était me plongeait d'ailleurs dans un état de malaise pire encore que l'ignorance.

J'avais perdu le sommeil, l'appétit. Pendant les repas, je m'asseyais en face d'elle et me contentais de la regarder manger, scrutant son visage à la recherche d'un signe de je ne savais quoi. Forcément, je me repliais de plus en plus sur moi-même. Même Maria s'était mise à me reprocher mon humeur taciturne. De plus en plus souvent, j'insistais d'ailleurs pour que nous restions à la maison, fuyant le *Lapin agile*, les mondanités et toutes les occasions de me trouver dans le monde avec elle. De plus, alors qu'augmentait mon horreur de m'éloigner de Lausanne, j'appréhendais désormais les visites obligatoires à La Chaux-de-Fonds.

Le sentiment de mon impuissance me hantait. Pris de langueur, mis à part les moments où je la possédais, je ne ressentais plus qu'un manque sans fin. Et encore, même au moment de l'amour j'avais la hantise du moment qui suivrait. Je ne vivais le plaisir que comme une future douleur. Trop souvent, ses réactions étaient pour moi une énigme, ses pensées, une devinette. Dix mois plus tard, elle demeurerait « l'étrangère ».

La vérité, c'est que nous nous voyions de moins en moins depuis quelque temps et que, souvent, elle rentrait maintenant dormir à Dorigny sous prétexte de quelque travail urgent à terminer. Je restais parfois des heures, assis dans le silence de la nuit, à poursuivre l'un des multiples scénarios qui me venaient pendant la journée et dans lesquels je la découvrais soudain avec quelqu'un d'autre.

À d'autres moments, alors qu'elle dormait près de moi, je l'imaginais malade, voire agonisante dans mes bras, invoquant mon aide pour mettre fin à ses souffrances. Quoi que je fasse, elle m'échapperait et toutes les scènes du monde n'y pourraient rien changer. Je le sentais et me savais en sursis. Dorénavant, je ne passerais plus autrement mon temps qu'à attendre la fin.

ONZE

Au printemps, la douleur qui ne me quittait plus devint atroce et mon attente, insupportable. Une chaleur précoce s'était installée dès le début du mois de mai et je n'arrivais plus du tout à travailler, incapable d'admettre qu'une rupture mettrait peut-être fin à mon supplice. Je percevais plutôt mon état d'esprit comme un héritage du passé qu'il fallait accepter. Si la réalité est souvent inadéquate au désir, pas question pour autant de renoncer.

Parce qu'elle aimait les chansonnettes stupides que répète la radio à longueur de journée, je me surprenais à allumer le poste de mon atelier pour prendre *Couleur 3*². Planté à la fenêtre, j'observais le va-et-vient de la rue en entendant Nougrou chanter *Tu verras*, Bécaud raconter *La maison sous les arbres* ou Julien Clerc supplier *Fais-moi une place*. À l'écoute de ces ritournelles sentimentales, me revenait parfois en bouche le sel qu'avait recueilli ma langue sur sa peau la veille. D'autres fois, je retournais rapidement derrière le comptoir pour éteindre la radio d'un geste rageur. Le manège pouvait se répéter onze fois pendant la matinée.

² Station de radio suisse romande.

Ce jour-là, j'avais vu tout à coup sa silhouette se profiler à l'angle de la rue. Elle marchait d'un pas pressé, le rose aux joues, le sourire aux lèvres. Plein d'espoir, je lui avais ouvert la porte. Elle s'était précipitée sur moi.

- Tu ne devineras jamais ce qui m'arrive ?

- Mais qu'est-ce qui se passe mon chou ?

Agitant fébrilement une enveloppe sous mon nez, elle n'avait même pas attendu de reprendre son souffle :

- L'Italie. Je vais aller en Italie. J'ai été choisie. Regarde ! Regarde ! Lis ! Mais lis ! N'est-ce pas fantastique ? Ouaaaiis ! Hourraaa ! !

Hébété par une nouvelle à laquelle je ne comprenais rien, puis stupéfait devant un tel débordement, j'ai ouvert puis refermé la bouche sans parvenir à articuler un son, avant de saisir finalement l'enveloppe pour en découvrir le contenu.

Elle a rattrapé le papier au moment où il me tombait des mains. Mon esprit, déjà, était ailleurs, tentant furieusement de rattraper les battements de mon cœur. Florence. On lui offrait une bourse d'études pour aller compléter sa formation à Florence. « Et moi, et moi, et moi ? », hurlait Jacques Dutronc.

DOUZE

J'avais fait sa connaissance, je vous l'ai dit, douze mois auparavant. Depuis toujours, la fuite du temps m'est difficilement supportable. À la mort de papa, je me suis senti terriblement désorienté ; la course contre la montre qui régit notre existence m'était alors apparue dans toute son insolence. Heureusement qu'il y avait elle. Jour et nuit, nous nous sommes aimés. Des moments parfaits où corps et esprits se sont emboîtés, sans l'ombre d'un doute. Quel qu'inexorable que soit le temps, pensais-je, il ne pouvait rien contre l'éternel mouvement de la vie. Elle ne pouvait partir. J'allais l'épouser, bien sûr, et nous aurions des tas de petits horlogers.

À genoux ce jour-là, je lui avais demandé sa main. Mais sans que je ne puisse rien y faire, son rire avait fusé, cristallin et pur ; impitoyable et dur.

- Je suis si jeune, avait-elle répondu, et en moi se bousculent tellement de désirs. Je ne veux pas déjà renoncer à ce que la vie peut encore me réserver de surprises ! Tu n'es pas fâché ? Allons, Louis, tu sais que je t'aime et que la question n'est pas là ! Essaie de me comprendre. Je n'ai même pas terminé mes études...

Le reste de ses paroles a traversé mon esprit sans laisser de traces. Je n'ai plus rien senti d'autre que tout ce sable me filant entre les doigts.

Elle n'est pas rentrée cette nuit-là, prétextant devoir rester au chevet d'une compatriote malade. Je me suis réveillé au milieu de la nuit, abasourdi et catatonique, après m'être assoupi sur le sofa. Il me fallait réagir. Lentement, l'idée a fait son chemin. Ma décision prise, j'ai passé le reste de la nuit à travailler, sans faiblir.

En finale, elle a poussé la porte du *Lapin agile*, puis s'est arrêtée sur le seuil, clignant des yeux. Elle a fait du regard le tour de la salle avant de se diriger vers notre table, tout au fond. Serrée dans un écrin de soie rouge, elle était ravissante. Les douze coups de midi commençaient à s'égrener à toutes les horloges de la ville, et voilà que mes mains tremblaient, que ma gorge se serrait. Je n'avais pas besoin d'un verre d'eau, mais d'une camisole de force, d'une cure de sommeil ou, simplement, qu'elle me prenne la tête entre ses mains, la pose sur sa poitrine et murmure : « sois sage ».

Elle semblait heureuse de me voir, mais elle s'est assise sans m'embrasser ; ne m'a pas touché. La glace allait céder. Le bruit sec et uniforme s'est fait plus exigeant, impérieux. Y arriverais-je ? Non ! Je n'y arriverais pas ! Oui ! J'y arriverais ! Non, oui, non, oui, non, OUI. Alors qu'elle s'attaquait avec enthousiasme aux noeuds entourant son paquet, je suis arrivé à me lever et, sans hâte, me suis dirigé vers la sortie.

Le souffle de l'explosion m'a projeté jusque dans la fontaine. Intolérable, la chaleur montait maintenant en un halo suffocant. Dans la poche de ma veste, ma montre s'est arrêtée, figeant ce moment dans l'éternité. Tels les

maçons maudits de la tour de Babel, je m'étais voulu l'égal de Dieu. Elle avait été le grain de sable dans l'engrenage parfait de mon existence.

DEUXIÈME PARTIE

INTRODUCTION

Dans le cadre de ce projet de recherche et de création, je me suis principalement attachée à sonder quelques-unes des possibilités qu'offre la psychanalyse à l'auteur d'un récit écrit ; et ce, non seulement dans le cadre de l'élaboration de la psychologie des personnages, mais également dans l'édification de la structure même du récit.

En parallèle, je me suis également intéressée à l'histoire de la mesure du temps, à cette curieuse obsession de l'homme qui, depuis des siècles, cherche à circonscrire, voire contrôler ce « milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences [...] les événements et les phénomènes dans leur succession³. »

C'est ainsi que prit forme le personnage de Louis, maître horloger helvète de son état, par ailleurs « obsédé » par le désir de contrôler son existence et son environnement, et narrateur intradiégétique du récit.

Quant au cadre suggestif de la Suisse - véritable « méga métaphore » du souci de l'exactitude, du contrôle, de la minutie et du détail qui compte -, c'est avec le plaisir du voyageur feuilletant l'album photo de ses dernières vacances que j'ai dévoré une pile d'ouvrages et d'articles lui étant consacrés.

³ Définition tirée du *Dictionnaire Le Petit Robert*, 1994.

Y ayant en effet vécu au début des années 1980, je souhaitais mettre à profit cette expérience, ne fût-ce que pour la description et la personnalisation des lieux évoqués dans *L'Horloger*.

L'histoire commence au moment où, par un jour de canicule, Louis entre dans un bistrot des hauteurs de Lausanne, *Le Lapin agile*, pour y attendre sa maîtresse. À la main, il tient un paquet destiné à la jeune fille. Alors que celle-ci se fait attendre, il se remémore les différents événements survenus depuis leur rencontre, une année auparavant.

La névrose obsessionnelle s'est rapidement imposée d'elle-même en tant que composante structurelle du récit. En effet, non seulement la notion d'obsession s'accordait-elle parfaitement avec les ambitions du personnage, mais elle favorisait également la narration presque maniaque que les idées d'horloge, d'horlogerie, de cercle, de boucle, etc., m'inspiraient.

Dans les pages qui suivent, je vous propose d'abord un compte rendu des étapes préparatoires à l'écriture, c'est-à-dire de la recherche qui s'est avérée nécessaire. Ensuite, nous aborderons l'examen des différentes composantes de l'œuvre, le tout illustré d'exemples tirés du texte.

COMPTE RENDU DE LA RECHERCHE (*préparatoire à l'écriture, à la création elle-même*)

Avant de construire quoi que ce soit, il faut d'abord rassembler les matériaux, en l'occurrence ici, faire une recherche qui puisse servir de point de départ au récit, qui serve ensuite à le nourrir, à l'étoffer.

Pour les besoins de *L'Horloger*, mon travail d'investigation s'est scindé en deux volets principaux :

- 1) tout d'abord, un volet psychanalytique, nécessaire à la création du personnage principal ainsi qu'à l'exploration des possibilités d'intégration de certaines composantes d'une structure obsessionnelle à la structure proprement dite du récit ;
- 2) ensuite, un volet plus général, que je prendrai la liberté de qualifier d'« historico-socio-géographique », et qui devait permettre de mieux définir le (*ou les*) milieu(x) dans le(s)quel(s) évolueraient les personnages.

Quoiqu'en apparence disparates, toutes mes lectures avaient en commun la même lunette d'approche, c'est-à-dire des questions de base :

- Qui est cet homme ?
- Qu'est-ce qui le caractérise ?
- Où vit-il et comment ?

- Quel est son passé ?
- Que fait-il ? Quelles sont ses motivations ?
- Quelles conséquences découleront des caractéristiques énoncées précédemment ?
- Que lui arrivera-t-il ?
- Qui sont les personnages secondaires du récit ?
- Quelles sont les raisons d'être de ces personnages secondaires ?
- Quels sont exactement les « moteurs » des différents personnages ?
- Comment cela peut-il se traduire dans la description des comportements et actions ?
- Comment enrichir ce texte, le doter notamment de structures symboliques cohérentes ?

Mon travail de recherche s'est donc articulé autour de ces différentes questions dont les réponses doivent au moins autant à mes lectures qu'aux ressources de mon imaginaire. Avant de me pencher sur ces dernières, je vous propose le parcours de mes prospections.

Le volet psychanalytique

De prime abord, je me suis intéressée aux mécanismes de la névrose, tels que définis par Freud, parce que je souhaitais donner à l'ensemble de

mon récit un air de « thriller psychologique ». Il me fallait porter un soin tout particulier au montage de la « psychologie » des personnages et, au fil de mes lectures, j'ai pu constater que l'étude de la névrose obsessionnelle, notamment, recelait tout particulièrement de possibilités d'exploitation allant dans le sens de l'idée que j'avais de ma nouvelle.

La caractéristique déterminante du tempérament obsessionnel est en effet le besoin irrésistible pour le sujet de se contrôler et de contrôler les objets qui l'entourent. Il s'agit par conséquent pour lui d'éviter autant que possible le désordre et la spontanéité qui semblent menaçants et imprévisibles. En règle générale, « l'obsessionnel » prévoit et veille à ne pas être victime de l'imprévu. À bien des égards, il vit donc dans le futur au détriment du présent. (Pour celui qui est sans cesse préoccupé par ce qui pourrait arriver, il est en effet difficile, voire impossible, de savourer à fond ce que propose le présent.) Un souci très poussé de précision ainsi qu'un sens aigu de l'organisation le distingue également et sans équivoque de l'hystérique.

Dans certaines circonstances, ces dispositions sont obligatoires et avantagent donc ceux qui en sont naturellement doués. C'est le cas par exemple du chirurgien qui pratique une intervention délicate, de l'ingénieur qui prévoit la construction d'un pont ou de l'artiste qui travaille à la restauration d'une oeuvre d'art. C'est également le cas ici de mon personnage qui est maître horloger et qui gagne sa vie grâce à la minutie, à l'esprit de détail et au perfectionnisme que lui confère son caractère. Il est cependant à peu près

inévitables que la vie de tous les jours de ces individus, et par extension leurs rapports humains, soient plus ou moins « contaminés » par un trait caractériel qui risque de devenir envahissant, voire empoisonnant s'il évolue résolument vers la névrose.

Par ailleurs, l'obsession se double généralement du doute. L'obsessionnel vit dans un climat de doute systématique où « prend souvent place une interrogation lancinante et génératrice de multiples vérifications toujours insatisfaisantes⁴ ». À cet égard, le personnage de Louis n'est pas en reste. Il demande à être rassuré, cherche à être bien sûr que rien n'échappera à son contrôle, tout en espérant à toute force ne pas trouver de faille dans son bel échafaudage. Tiré du texte, le passage qui suit en est un exemple :

- Hé ! Pas si vite ! Tu m'aimes ?
- Mais... Bien sûr.
- Alors, dis-le.
- Bien sûr, je t'aime, murmure-t-elle.
- J'ai pas entendu.
- Je t'aime. Je suis bien avec toi !
- Et qu'est-ce que cela veut dire exactement : « je suis bien avec toi » ?
- Que je suis heureuse, voilà.
- Tu es heureuse, donc tu m'aimes ?
- En souriant, elle fait « oui » de la tête.
- C'est à peu près ça !
- Alors, viens là, ordonnai-je en ouvrant les bras⁵.

Et l'angoisse de Louis ne se limite pas à se demander si « Elle » l'aime vraiment ; même les différences de leurs français respectifs semblent pour lui une source d'anxiété :

⁴ Roland Chemama (Sous la direction de), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Références Larousse, Coll. « Sciences de l'homme », 1993, p. 180.

⁵ Chapitre Neuf, p. 40 dans le texte.

J'avais d'abord été découragé par cette limite à la compréhension mutuelle que constituait le fait que nous ne parlions pas « vraiment » la même langue. Le samedi matin, par exemple, elle ne faisait pas ses courses, elle « magasinait », c'est-à-dire qu'elle faisait sans peine neuf boutiques rien que pour trouver sa marque de yaourt préférée, quand ce n'était pas seulement pour « regarder ». En fait, très souvent nous ne donnions pas du tout la même définition à des mots qui m'avaient pourtant toujours semblé faire consensus auprès de tout le monde. Alors, quand elle disait : « je t'aime », Dieu seul sait ce qu'à ses yeux ces mots pouvaient bien signifier. J'avais toutefois fini par être séduit par le charme suranné de quelques-unes de ses étranges expressions qui me semblaient provenir de l'ancien français⁶.

Amant égoïste, jaloux et possessif, l'obsessionnel « capture » l'objet de son affection et vit dans la peur d'être dépossédé de cet « objet ». Collectionneur dans l'âme, rien ne lui échappe, rien ne doit lui échapper. En ce qui concerne Louis, il se veut l'unique centre d'intérêt de sa belle. Non seulement il est jaloux de Bernard Bichon, le professeur d'art de la jeune femme, mais il ne peut pas souffrir ses copines et ne supporte pas non plus de la trouver en grande conversation, au *Lapin agile*, avec Jean-Jacques, le *skipper* français.

À la limite, il accepte mal qu'elle s'occupe à quoi que ce soit d'autre qu'à satisfaire sa petite personne. Au chapitre Neuf, par exemple, il souhaite qu'elle l'embrasse alors qu'elle est occupée à lire. Sans hésitation, il lui enlève simplement le livre des mains. Enfin, comme en témoignent les passages suivants, il est carrément obsédé par l'idée de la trouver au lit avec quelqu'un d'autre : « Je passais des nuits sans dormir, l'imaginant tantôt faible et soumise dans les bras de quelque détraqué qui la contraindrait à assouvir des

⁶ P. 41.

désirs inavouables [...]»⁷. « Je cherchais désormais à être au courant du moindre de ses faits et gestes et supportais de plus en plus mal qu'elle me quitte, même pour se rendre à ses cours. À l'atelier, répondant distraitement à un client, je pensais : « en ce moment, elle est en classe avec ce vieux satyre de Bichon » ou « elle est avec une compatriote, une de ces petites oies qui ne pensent qu'à draguer » ou, au mieux, « elle devrait être en route pour venir ici ? Que fait-elle donc ? », etc.⁸ » « Je restais parfois des heures, assis dans le silence de la nuit, à poursuivre l'un des multiples scénarios qui me venaient pendant la journée et dans lesquels je la découvrais soudain avec quelqu'un d'autre⁹. »

Nous verrons un peu plus loin, dans l'étude du lexique, comment cette assimilation à un objet se reflète également dans la façon dont Louis parle d'« Elle ».

En fait, il n'est pas exagéré d'imaginer que Louis attend d'« Elle » qu'elle se limite à n'exister qu'en tant que prolongement de lui-même, figure maternelle non différenciée et toujours disponible, fantasme inconscient de la femme « idéale ».

À la fin, c'est cette fusion du début de leur relation qu'il désespère de retrouver : « Jour et nuit, nous nous sommes aimés. Des moments parfaits où

⁷ Chap. Trois, p. 25.

⁸ Chap. Dix, p. 44.

⁹ Chap. Dix, p. 45.

corps et esprits se sont emboîtés, sans l'ombre d'un doute¹⁰. » Chez l'horloger, il n'y a pas de place pour l'échec :

Je vivais cette passion comme j'aurais remonté un mécanisme délicat, avec la même nécessité de réussir chaque étape, le même souci de tous les détails. À toute force, je souhaitais la retenir et construire avec elle quelque chose qui n'appartiendrait qu'à nous. Et jusqu'à la pensée que cela m'était finalement égal de mourir après être allé au bout de cet amour, après qu'elle m'eut donné un fils et que mon destin se fut accompli. Mon propre Nouveau Monde sur les ruines de l'Ancien¹¹.

À partir du moment où l'objet de ce fantasme se refuse à jouer ce rôle (ou semble s'y refuser), le mécontentement ou la déception de l'obsessionnel ne tarde pas à se manifester. Le rapprochement entre « Elle » et une figure maternelle est manifeste en page 49, au moment où la bombe est sur le point d'en finir avec la « résistance » de la jeune femme : « Je n'avais pas besoin d'un verre d'eau, mais d'une camisole de force, d'une cure de sommeil ou, simplement, qu'elle me prenne la tête entre ses mains, la pose sur sa poitrine et murmure : « sois sage ».

Pas étonnant que dans le cadre des relations affectives, il semble que les sujets prédisposés à l'obsession aient tendance à éprouver pour autrui, en plus de l'amour qu'ils portent, plus que la part « normale » de haine typique de ce genre de relations où les joutes de pouvoir abondent.

Dans *Les Ressorts de la création*, Anthony Storr écrit sur ce point qu'« ils ont de ce fait un besoin spécial de sublimer leurs pulsions instinctives ou d'ériger contre elles d'autres défenses du fait qu'elles leur apparaissent

¹⁰ Chap. Douze, p. 48.

¹¹ P. 41.

comme dangereuses ou hostiles. C'est de là qu'ils tirent une grande prédilection pour les rites et symboles¹². »

Malgré un impressionnant déploiement d'efforts, aussi illusoires que laborieux, pour garder le contrôle, l'horloger en vient quant à lui à littéralement faire « sauter » l'objet de son adoration, apparemment incapable de contenir plus longtemps son agressivité refoulée envers celle qui, semble-t-il, s'acharne à lui échapper. « Elle avait été le grain de sable dans l'engrenage parfait de mon existence¹³ », conclut le texte.

Enfin, associée à un amour démesuré de l'ordre, la prédilection pour les rites et symboles de l'obsessionnel dont parle Storr a particulièrement retenu mon attention. En effet, puisque le symbole se définit comme un élément ou un énoncé descriptif ou narratif qui est susceptible d'une double interprétation, je me suis demandé s'il n'était pas possible de tirer profit de cette caractéristique du tempérament obsessionnel en tentant de l'appliquer à la structure même de mon propre texte, jumelée au souci constant de respecter un certain ordre. La section traitant de **L'Organisation du récit dans COMPTE RENDU DE L'ÉCRITURE**, plus loin dans ce mémoire, rend particulièrement compte de mon travail en ce sens.

¹² Anthony Storr, *Les ressorts de la création*, Éditions Robert Laffont, (collection Réponses), p. 158.

¹³ Chap. Douze, p. 50.

Le volet « historico-socio-géographique »

Sous des abords de fourre-tout, le volet plus général de ma recherche ne s'est pas moins avéré des plus passionnants. Je le disais plus tôt, le cadre évocateur, presque exotique, du surprenant petit pays qu'est la Suisse s'est rapidement avéré tout désigné, non seulement pour la référence à l'horlogerie, mais également pour la description et la personnalisation des lieux que je pensais pouvoir en faire, du fait que j'ai habité Lausanne. J'ai donc non seulement colligé un nombre appréciable de références touristiques, cartes géographiques, photos et coupures de journaux de façon à avoir bien en tête (et en note) les noms et descriptions des lieux, rues, commerces, bâtiments, etc. ; mais j'ai également moi-même entendu crier le guet de la Cathédrale et fréquenté un café rue Cité devant particulièrement apprécié des étudiants : *Le Lapin vert* (rebaptisé ici *Le Lapin agile*). Les représentations de lieux (la *Cité*, par exemple), les particularités historiques ou anecdotiques ou encore les détails de l'architecture évoqués (comme les salles souterraines du musée d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds) relèvent donc bien du réel et ont été scrupuleusement documentés.

J'ai également consulté maints ouvrages traitant d'horlogerie d'art, d'horlogerie ancienne ou de peinture miniature sur bijoux, amassant des trésors d'idées de détails propres à agrémenter mon récit, en plus des notions historiques que je recherchais concernant la mesure du temps.

Enfin, des lectures non véritablement ciblées et en apparence anodines m'ont également servie. C'est le cas, par exemple, d'une photo brièvement commentée parue dans le journal *Le Soleil* du 23 novembre 1998 et qui relatait l'édification record d'une pyramide humaine de dix étages ayant eu un spectaculaire succès de foule dans la ville de Tarassa en Catalogne, région d'Espagne où la création de pyramides est apparemment une tradition bien ancrée.

En fait, les ressources de l'imaginaire sont ainsi faites, qu'à la limite, elles font « flèche de tout bois ».

COMPTE RENDU DE L'ÉCRITURE (de la création, de la *construction proprement dite du récit*)

S'il n'était pas question de « dire », en tant que tel, que mon « héros » souffre de névrose obsessionnelle, il n'en fallait pas moins en montrer les signes. Si le personnage de Louis s'est imposé tout naturellement à moi, c'est sans doute parce que le premier des symboles utilisés est la profession exercée par celui-ci. Bien que je sois loin d'affirmer qu'il faille souffrir de névrose pour exercer ce métier, le choix de représenter l'obsession par le biais d'un horloger helvète n'est pas non plus innocent. En fait, rien, ou presque, n'est gratuit dans *L'Horloger*, tout concourt au récit.

L'intérêt de travailler avec ce personnage (quelque peu stéréotypé, il faut bien le dire) réside dans le fait qu'il ouvre justement la porte à une riche gamme d'images mentales que les idées d'Helvétie, d'horloge et d'horlogerie ne manquent pas de susciter chez la plupart d'entre nous (propreté et ordre, mécanisme et précision, roues et rouages, musée et conservation, etc.). En matière d'images tournant autour de l'idée de contrôle, le monde de l'horlogerie foisonne de possibilités de métaphores faciles à apparenter ensuite à une certaine forme de névrose obsessionnelle.

Ainsi, certains détails du récit n'ont d'autres buts que de nous ramener constamment au cercle, à la boucle, au perpétuel mouvement vers l'avant qui

n'est en réalité qu'un éternel retour au point de départ, tel le mouvement des aiguilles d'une montre. « C'était là que la première fois nous avons dîné, il y allait y avoir une année », dit par exemple le texte, ou encore : « dans ma famille, depuis toujours, de père en fils on est horloger ». Il y a aussi cette bombe qui explose à midi pile, heure exacte de la première rencontre entre « Elle » et Louis, douze chapitres auparavant.

C'est par ailleurs sans doute cette façon « systématique » de créer qui a finalement constitué l'obstacle le plus flagrant à la fluidité de mon écriture et qui explique les nombreux exercices de réécriture auxquels j'ai eu à m'astreindre pour « l'assouplir » un peu. J'aborderai cet aspect de mon travail dans la section consacrée à la rédaction. Mais tout d'abord, je vous propose d'examiner d'un peu plus près comment l'utilisation de procédés « systématiques » - dans le sens de « méthodiques » ou « dans un but déterminé » - dans le choix et la description du milieu, des personnages, dans l'organisation du récit ainsi que dans le choix du narrateur et celui du lexique a pu exercer une influence sur l'effet dramatique de la diégèse.

Le milieu dans lequel l'action se déroule

Dans cette histoire, le milieu dans lequel l'action se déroule constitue presque à lui seul un des personnages principaux tellement il revêt

d'importance. En particulier si on entend simplement ici par « milieu », le monde de l'horlogerie.

Je me permets cependant d'avancer que le milieu dans lequel évolue le récit se subdivise en réalité en trois milieux.

Il y a d'abord le lieu dans lequel se situe le récit, c'est-à-dire le milieu géographique, en l'occurrence la Suisse et, à l'intérieur de celle-ci, principalement la *Cité* de Lausanne et son bistrot de quartier, *Le Lapin agile*. L'importance du rôle du milieu géographique tient ici au fait qu'il permet de renforcer la métaphore en apparentant le personnage de Louis à certaines des caractéristiques de sa ville natale et de son pays d'origine. Pourquoi en effet ne pas tirer partie du stéréotype voulant que la Suisse soit en Europe non seulement le pays par excellence de l'horlogerie et de la ponctualité, mais également celui de la tradition jumelée à une certaine fermeture... Pourquoi ne pas en profiter pour mettre en valeur une cité médiévale, témoin des péripéties de l'histoire, une cathédrale vieille de huit siècles et digne gardienne de la tradition, et un bistrot de quartier, honnête symbole de la fidélité et de l'assiduité de ces gens (et dont le nom évoque *Alice au pays des merveilles*, le conte de Lewis Carroll dans lequel un lapin tire constamment une montre de gousset de sa poche en disant : « Je suis, en retard, en retard, en retard ! ») ?

S'y superpose ensuite le milieu culturel, principalement ici celui de l'horlogerie d'art. Là encore, il s'agissait de créer une harmonie entre le

caractère et les préoccupations de Louis, et le milieu culturel dans lequel il évolue. Quoi de mieux que l'horlogerie, l'art et la conservation pour illustrer son goût pour les vestiges du passé, son affection pour la tradition et pour tout ce qui est prévisible, son intérêt maniaque pour la précision et, enfin, sa vision restreinte, voire circulaire des choses.

Enfin, il y a le milieu psychique, celui de la névrose obsessionnelle dans laquelle baigne littéralement non seulement le personnage principal, mais aussi et surtout la narration. C'est-à-dire une névrose obsessionnelle qui est mise en valeur par le narrateur intradiégétique.

En fait, jusqu'à un certain point, les milieux géographiques et culturels ont surtout ici une fonction de soutien de ce troisième palier, le milieu psychique, celui de l'obsession. Tout le récit est en effet construit en fonction de ce trait caractéristique, et c'est directement à la suite de mes lectures sur ce type de névrose que j'ai imaginé la majorité des détails qui le compose. Par exemple, le cadre stéréotypé dans lequel évolue le personnage tout aussi stéréotypé de l'horloger obsédé par la peur de perdre le contrôle.

Les personnages

LOUIS GALANT

Bien que le récit soit celui de l'histoire d'« Elle » et « Lui », ce dernier en est à la fois le narrateur et finalement le seul véritable personnage principal, en ce qu'il éclipse par le biais de la narration tous les autres personnages, même sa prétendue « moitié ». Descendant d'une très vieille famille suisse d'origine (et dont le choix du patronyme n'est pas innocent puisqu'il suggère le charme suranné d'une tradition carrément en voie de disparition: la galanterie), « Lui » est maître horloger, comme avant lui son père, son grand-père et son arrière-grand-père. Perfectionniste passionné par son métier, il tient à Lausanne une petite boutique spécialisé dans les montres anciennes, est également conservateur du musée d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds, mais n'a jamais terminé une thèse de doctorat entreprise il y a des années. Il fréquente fidèlement un petit bistrot de son quartier, *Le Lapin agile*, dont la clientèle est surtout estudiantine, et semble particulièrement attaché à la patronne. Toujours pressé, il est, entre autres choses, obsédé par l'inéluctable mouvement du temps. Célibataire, il habite seul l'appartement qu'il possède dans la *Cité* (cette partie de la ville qui date de l'époque médiévale et où se trouve également la Cathédrale) tout en espérant trouver l'âme sœur (qu'il croit par ailleurs reconnaître en « Elle ») : « Mais tout était

différent désormais ! J'avais surmonté l'ancestrale méfiance qui jusque-là m'avait tenu isolé, j'avais trouvé mon autre moitié¹⁴. »

En fait, ses dehors de beau ténébreux ne cachent que la profonde névrose obsessionnelle d'un égocentrique de grand cru, névrose qui l'amène à constamment chercher à être en contrôle, que ce soit de lui-même, de son environnement ou de ses proches. « Amoureux » de la jeune peintre en qui il a cru voir son complément parfait, il nous raconte l'histoire de leur couple en réussissant l'exploit de ne jamais mentionner le prénom de la jeune fille, réduisant celle-ci au format des adorables miniatures qu'elle dessine, la confinant au rôle de faire-valoir avant de finalement la faire carrément disparaître. En fait, d'« Elle » - qu'il idéalise et traite comme le « joyau » de sa collection de choses rares et belles - il n'aime véritablement que la beauté et la jeunesse et, avec elles, la promesse d'une descendance qui vienne combler son désir maladif d'une existence parfaitement régulée.

Il consulte sans arrêt la montre léguée par son père et semble d'une fidélité exemplaire, que ce soit envers les traditions (fils et petit-fils d'horloger, il pratique l'horlogerie traditionnelle et est conservateur de musée) ou envers ses propres habitudes (il fréquente le même troquet depuis l'université et y dîne tous les jours de la semaine).

N'ayant « d'autre ambition que de suivre pas à pas les traces de [ses] ancêtres », le personnage de Louis est indéniablement lui-même un symbole non seulement de la tradition qui se perpétue de siècles en siècles, mais

¹⁴ Chap. Trois, p. 23.

surtout de l'éternel recommencement, du perpétuel retour au point de départ, de la fermeture, voire du piétinement et de la procrastination. Ayant délaissé le doctorat, n'est-il pas conservateur du musée qui fut l'objet de son premier amour ? Il est tourné sur lui-même et il tourne en rond. Abhorrant l'aventure, il est tout le contraire d'« Elle », audacieuse et hardie, qui vient du Nouveau Monde. Du tandem formé par « Elle » et « Louis », le narrateur ne se penche cependant que sur sa propre obsession, son propre désir.

Enfin, si le trait le plus frappant du tempérament obsessionnel est le besoin irrésistible pour le sujet de se contrôler et de contrôler les objets qui l'entourent, il semble que ce personnage rencontre incontestablement cette exigence. « Parfois, le sentiment de mon impuissance était cependant tel qu'il était difficilement supportable », confie-t-il en page 25.

Mon manuscrit terminé, je suis tombé par hasard sur un passage du *Dictionnaire de la psychanalyse* qui me paraît dresser, après coup, un portrait aussi amusant que troublant de mon propre personnage :

En forçant le trait, on dégagera progressivement la figure d'un type humain qui n'est pas rare : vieux garçon resté proche de sa mère, fonctionnaire ou comptable épris d'habitudes et de petites manies, scrupuleux et soucieux d'une justice égalitaire, privilégiant les satisfactions intellectuelles et voilant par sa civilité ou la religiosité une agressivité mortifère¹⁵.

¹⁵ *Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 180.

ELLE

En connaisseur, Louis apprécie tout de suite sa beauté. Vingt-cinq ans, menue et très blonde, on pourrait, au premier coup d'œil, assimiler sa beauté à celle des pâles images de madone. Cependant, et quoique d'un physique délicat, elle est éclatante de jeunesse et de santé, débordante d'énergie. Plus jeune que Louis, simple, naturelle, enjouée, gourmande et moderne, elle n'aime rien tant que l'action et la nouveauté, ayant peu d'attaches et savourant chaque seconde de ce que la vie lui réserve d'aventures et d'imprévus. Peintre miniaturiste de talent, la taille de ses oeuvres comporte l'avantage de lui permettre de tout emballer en un rien de temps et de facilement transporter tout son attirail avec elle, au gré de sa soif d'horizons nouveaux. Elle est ambitieuse et mord dans la vie à pleines dents. Elle représente la mobilité, l'ouverture et la spontanéité. Au moment de sa rencontre avec Louis, alors que celui-ci vit seul dans un décor traditionnel, elle partage avec des copines un appartement moderne et « zen » dans un quartier neuf, près du nouvel emplacement de l'université (qui a quitté la vieille ville pour la banlieue périphérique). Si elle est tout de suite séduite par le charme et la galanterie tout européenne de Louis (en sa compagnie, tout semble si romantique ! on se croirait dans un conte de son enfance), elle ne pourra par contre que rapidement se sentir à l'étroit dans un milieu et une existence où tout semble prévisible, décidé à l'avance.

Un moment, bien sûr, ils se sont tous les deux crus parfaitement complémentaires. Quelle belle image ! Lui penché au-dessus de quelque mécanisme délicat, et elle, à son côté, occupée à peindre Cupidon sur le boîtier d'une montre avec un pinceau composé d'un unique poil ! Mais, la réalité, fort souvent, est inadéquate au désir, et il eût été surprenant qu'« Elle » se contentât de copier, sur des montres de poche, les paysages et les personnages appartenant à de grands maîtres décédés.

MARIA

Dans la même veine que les prénoms évocateurs d' « Elle et Louis », la patronne du *Lapin agile* (à qui Louis semble particulièrement attaché) s'appelle Maria, pour Marie et maman, comme la mère de Dieu. La cinquantaine corpulente et généreuse, Maria est originaire d'Italie. Elle est venue en Suisse avec son mari, il y a plus de trente ans au moment du récit. Lors du décès d'Armando, dix ans auparavant, elle a racheté le bistrot dans lequel ils avaient tous les deux travaillé plus de quinze ans déjà. N'ayant jamais eu d'enfants, elle est un peu la *mamma* de tous ses clients, qui d'ailleurs fréquentent son café pour la chaleureuse ambiance familiale qui y règne. Elle aime beaucoup Louis, qu'elle connaît depuis vingt ans, et se prend également rapidement d'affection pour « Elle ». Sa fidélité, sa générosité et sa prodigalité la rapprochent de Louis, qui a bien besoin d'une maman alors

qu'elle-même regrette probablement de n'avoir pas eu d'enfants. Ce qui, par ailleurs, ne l'empêche pas de partager avec « Elle » la spontanéité et la joie de vivre qui caractérisent la jeune fille. Elle aimerait peut-être les voir « mariés », ce qui ne serait pas pour déplaire à Louis. Enfin, même si celui-ci lui manifeste une certaine tendresse et ne souhaite manifestement pas qu'elle soit sur les lieux au moment de l'explosion, il ne se gêne pas, le moment venu, pour faire disparaître le gagne-pain de la pauvre femme qui verra une vie entière disparaître avec le *Lapin agile*, sans que « fiston » ne manifeste le moindre remords.

BÉBERT

Bébert (ou Béberrrrt, comme l'appelle Maria), travaille comme serveur au bistrot. Suisse d'origine, plutôt efflanqué, il est gentil mais semble plutôt simplet, à l'image de son sobriquet, et joue essentiellement le rôle de l'imbécile de service. Le narrateur semble en fait n'éprouver aucune sympathie pour celui qu'il décrit simplement comme « le grand benêt qui travaillait pour Maria ». Pour Louis, Bébert n'est sans doute rien de mieux qu'une montre détraquée ou attardée parce que de mauvaise qualité, une honte pour la société sur le cercueil de qui personne ne devrait verser la moindre larme lorsque l'explosion en arrêtera le petit cœur.

BERNARD BICHON ET JEAN-JACQUES

Les personnages de Bichon, le professeur de dessin de la jeune fille, et de Jean-Jacques, le *skipper* français, client du *Lapin agile*, n'ont tous deux d'autres raisons d'être que d'attiser la jalousie de Louis et, par le fait même, d'en catalyser le désir de la posséder pour lui-même.

L'Organisation du récit

La construction de *L'Horloger* est assujettie à des règles précises. À l'occasion d'une sorte de mariage de la forme et du fond, ces règles de construction visent à ajouter une dimension supplémentaire au récit ; la recherche formelle ayant pour but de renforcer le pouvoir évocateur des mots.

Pour commencer, à l'image du cadran d'une horloge, le texte se divise en douze chapitres. Le récit commence cependant par une scène en prologue. Le narrateur (car c'est à lui qu'est attribué le choix de la chronologie du récit) utilise la technique du *flash-back*. Décrivant une sorte de cercle, il commence et termine son récit avec la même scène, le chapitre Douze clôturant la scène ébauchée en prologue. Entre les deux, on se promène en alternance entre des scènes relatant des événements particuliers de l'année écoulée ; entrecoupées de retours à la situation de départ qui évolue

lentement. Ces allers-retours entre un passé plus lointain et l'attente au bistrot - exactement tous les trois chapitres - ponctuent, tels des quarts d'heure, le rythme de l'ensemble.

C'est à partir du chapitre six que le désenchantement s'amorce, alors qu'entre « Elle » et « Lui » des dissensions s'annoncent. À cause d'elle, de prévisible qu'il était, l'univers de l'horloger devient de plus en plus difficile à contrôler. Au fur et à mesure que l'on avance dans la nouvelle, le rythme se fait plus pressant, devient presque haletant. À cet effet, les derniers chapitres sont d'ailleurs plus courts que les premiers.

À cette structure de base, se superpose également toute une gamme de détails à visée symbolique : qu'il s'agisse de tirer partie des possibilités qu'offre le lexique propre au monde de l'horlogerie (nous en verrons des exemples un peu plus loin), ou de faire un usage judicieux de répétitions, syntaxiques ou lexicales, dans le but d'évoquer l'égrenage des heures ou l'éternel retour au point de départ.

Ces répétitions peuvent être modestes - tels les tics-tacs saupoudrés un peu partout dans le texte - ou plus importantes. Elles peuvent se manifester à l'intérieur d'une même phrase - pour illustrer, par exemple, le sentiment d'immortalité et de toute-puissance que procure, lorsque que l'on est amoureux, la certitude que d'innombrables matins succéderont à d'autres matins tout à fait semblables : « Chaque matin, le soleil se levait sur son visage de madone flamande et, chaque matin, je devais me faire violence pour ne pas imiter le guet de la Cathédrale en me mettant à la fenêtre pour

crier ma flamme sur tous les toits de la ville¹⁶ » - ou dans des paragraphes différents, voire même des chapitres distincts.

À la fin du chapitre Trois, par exemple, en page 25, le personnage confie : « Dorénavant, mon unique souci était de la protéger. » Cette phrase constitue en fait une sorte de rappel de la dernière phrase du chapitre précédent, page 22 : « Dès lors, faire sa conquête allait être le but avoué de mon existence ».

Mais les chapitres « Une » (« Une » et non pas « Un » pour « Une heure ») et Deux offrent ensemble un exemple encore plus important. Dans le but de faire le lien entre l'amour naissant de Louis pour « Elle » et son tout premier amour, l'horlogerie, le narrateur fait usage d'une répétition non seulement au niveau du lexique, mais également au niveau syntaxique :

Entièrement vouées à l'histoire de la mesure du temps, ces galeries découvrirent à mes yeux, ce jour-là, le plus captivant des trésors. [...] Toute la perfection du monde consacrée à tenter de circonscrire le temps, de l'emprisonner dans une petite boîte. Mais ce qui, par-dessus tout, m'avait alors fasciné, c'est la précision avec laquelle les petites pièces de métal scintillantes s'enchaînaient parfaitement les unes aux autres ; et le bruit, sec et répétitif, parfaitement régulier et rassurant, qui en ponctuait gracieusement le mouvement¹⁷.

Entièrement vouée à son art, elle se découvrit pour moi, ce jour-là, délicate et précieuse, des yeux lumineux éclairant le plus captivant des visages. Toute la perfection du monde consacrée à tenter de figer pour l'éternité les plus belles images ! Mais ce qui, par-dessus tout, m'avait alors fasciné, c'est la précision avec laquelle ses phrases s'enchaînaient parfaitement les unes aux autres ; et le petit accent, sec et monotone,

¹⁶ P. 24.

¹⁷ P. 13-14.

*parfaitement régulier et rassurant, qui en ponctuait gracieusement le mouvement*¹⁸.

Par ailleurs, alors qu'en prologue, page 9, on annonce ce qui s'en vient : « C'était là que la première fois nous avions dîné ; il allait y avoir **une année** » , grand nombre de chapitres sont quant à eux marqués, en guise de clin d'œil, d'un ou plusieurs rappels du nombre qui en constitue le titre. Par exemple, chapitre « Une », page 15, le texte dit : « Au moment où je me retournais, la grande horloge près de l'entrée avait marqué l'heure. **Une heure.** » Chapitre Deux, page 18 : « Quelques minutes plus tard, nous étions tous **deux** attablés chez Maria, une bouteille de Montrachet posée devant nous, accompagnée de ces fameuses petites perches que l'on arrive encore à tirer du Léman. » Le chapitre Cinq, quant à lui, ne comporte pas moins de trois de ces rappels, dont deux en première page : « **Cinq** jours à peine après notre première rencontre, je l'avais emmenée à La Chaux-de-Fonds sous prétexte de lui montrer le centre de restauration d'horlogerie ancienne. [...] La campagne neuchâteloise avait pris les couleurs de l'automne, la radio jouait **Take Five** de Dave Brubeck et elle, le coude pointé vers moi, tentait sans succès de retenir ses magnifiques boucles blondes qui volaient en tous sens à cause de la fenêtre ouverte¹⁹. »

¹⁸ P. 21.

¹⁹ P. 28.

La Narration

Si l'usage de symboles érigé en système visait avant tout à permettre la multiplication de l'effet dramatique de la diégèse, c'est principalement par le biais de la narration que les divers procédés cherchant à accentuer le côté organisé, intentionnel, méticuleux, voire maniaque de la construction du récit atteignent leur cible.

Le personnage de Louis est non seulement le héros du récit, il en est également le narrateur. Si c'est du point de vue de la narration que l'on aborde l'histoire, celle-ci est inévitablement marquée de traces des caractéristiques attribuées au personnage principal. L'emploi du « je » favorise particulièrement l'isolement du personnage auquel il correspond en privilégiant l'expansion de son intériorité au détriment de celui des autres personnages. Dans cet ordre d'idée, le mépris évident que réserve le narrateur au skipper (« le Français »), au professeur (le « barbet ») ou à « Béberrrrt », n'a rien de surprenant. Ce choix de narrateur comportait le double avantage de permettre au personnage principal de prendre toute la place requise par sa personnalité tout en validant l'organisation particulière du récit.

Nous avons vu, par exemple, quelle importance revêt la répétition dans le texte. Si ce procédé vise surtout à attirer l'attention du lecteur sur le caractère obsessionnel du personnage, la répétition n'en demeure pas moins

avant tout la marque du narrateur qui modèle le récit. Et si, comme le démontre l'extrait qui suit, pour Louis, le bonheur et la satisfaction se trouve dans ce qui est répétitif donc rassurant, ce ne sont pas simplement les mots, mais tout le texte qui concourt à renforcer cette vision des choses. En voici un exemple :

*J'ai souvenir de ces vacances comme étant les moments les plus satisfaisants de notre liaison. Elle était si jolie, dans son anorak rouge, dévalant les pentes avec maladresse, riant aux éclats chaque fois qu'elle plongeait tête première dans la neige folle ! Nous avons skié **tous les jours**, nous sommes endormis devant un feu de bois **tous les soirs**, avons fait l'amour **chaque nuit**, avons pris **tous nos petits déjeuners au lit**. Ça ressemblait fort au bonheur²⁰.*

Enfin, si, comme nous le verrons à l'étude du lexique, « Elle » tend à s'incarner comme un bel objet plutôt que comme un personnage à part entière, avec une identité et une personnalité propres, c'est que la narration à tout avantage à l'infantiliser, elle, par opposition à la toute-puissance à laquelle aspire le personnage de Louis. Aspiration dont il n'accepte pas de faire le deuil même lorsqu'il se rend compte, par exemple, de l'impossibilité de s'attacher la jeune femme contre son gré.

²⁰ P. 36.

Le lexique

Le lexique étant attribuable à la narration, le choix de celui-ci devait « coller » aussi bien au caractère de l'œuvre, à sa « personnalité » textuelle, qu'à celle du personnage de Louis. Dans cette optique, j'ai apporté un soin particulier au choix du vocabulaire qui renvoie principalement, vous l'aurez deviné, à l'horlogerie.

L'univers de la mesure du temps et de ses instruments s'est en effet avéré une véritable manne pour ce qui est des possibilités de métaphores propres à suggérer la récurrence et l'idée d'un éternel recommencement, à plonger dans l'ambiance d'une obsession tournant autour de l'ordre, de la répétition, de la perfection et du pouvoir. Ainsi, parlant de lui-même ou de sa passion pour « Elle », le narrateur s'exprime souvent en faisant un rapprochement entre ce qu'il vit et une sorte de mécanisme, une combinaison ou un agencement de pièces montées en vue d'un fonctionnement d'ensemble.

Page 23, par exemple, il dit d'abord : « Pour un instant de spontanéité, c'est toute une vie qui peut parfois **basculer**. » Puis, plus loin mais toujours en page 23 : « Comme **mû par un puissant ressort**, c'est tout l'univers que j'avais maintenant le sentiment de pouvoir **mettre en ordre**. »

Page 41, il se fait plus explicite encore : « Je vivais cette passion comme j'aurais **remonté un mécanisme délicat**, avec la même **nécessité de réussir chaque étape**, le même **souci de tous les détails**. »

De plus, côté lexique, il semble qu'il aura beaucoup tourné en rond entre le début et la fin. Soit il tourne lui-même : « Tout l'avant-midi, arpentant nerveusement les rues étroites et déclives qui bornent la Cité, j'ai tourné en rond sous un soleil de plomb²¹ » ; soit ce sont ses pensées qui tournent systématiquement autour d'« Elle », comme des aiguilles autour du cadran d'une horloge invisible : « Toute la journée, mes pensées **tournaient autour** d'elle [...] », dit-il en page 43.

Enfin, page 48, parlant de sa perte de contrôle, il emploie une métaphore référant cette fois à un sablier dont le sable serait en train de s'échapper : « Le reste de ses paroles avait traversé mon esprit sans laisser de traces. Je n'ai plus senti rien d'autre que **tout ce sable me filant entre les doigts**. »

Mais lorsqu'il s'agit d'« Elle » le lexique du narrateur ne tourne pas qu'autour de l'horlogerie. Lorsqu'il s'agit d'évoquer la jeune fille, le texte n'hésite pas à emprunter carrément à l'art ou à la bijouterie.

Page 24, par exemple, il évoque « son visage de madone flamande ». En page 20, il apparente sa « dentition parfaite » à un bijou (un rang de perles peut-être ?) en faisant appel à l'éclat irisé de la nacre : « Elle avait éclaté de

²¹ P. 8.

rire, découvrant **la nacre éclatante** de blancheur d'une **dentition parfaite**, [...] ». Comparaison qu'il réitère en quelque sorte chaque fois qu'il mentionne par ailleurs la soi-disant « fragilité » de la belle (fragile comme un bijou ou un autre objet précieux) et lorsqu'il la décrit, page 21, comme « délicate et précieuse ». Même Maria s'en mêle, page 19 : « Et ces yeux ! Mais où as-tu trouvé ce **bijou** ? », demande-t-elle en la voyant pour la première fois en compagnie de Louis.

Et comme un bijou, « Elle » se présente parfois dans un écrin. Aucun doute là-dessus au moment où elle fait finalement son entrée au *Lapin agile*, au dernier chapitre, page 49 : « Serrée dans un écrin de soie rouge, elle était ravissante ». Mais cette analogie avait déjà été subtilement évoquée précédemment. D'abord en page 16 : « [...] il y avait quelque chose d'étonnamment attirant chez cette petite fille tout droit sortie de je ne savais quelle **boîte** à surprise. » Puis, en page 36, au moment où la beauté de la jeune fille est mise en valeur par un « anorak rouge » : « **Elle était si jolie**, dévalant les pentes avec maladresse **dans son anorak rouge**, riant aux éclats chaque fois qu'elle plongeait tête première dans la neige folle ! »

Et ce « bijou », comme tous les objets, peut bien sûr être « possédé ». « Mis à part les moments où **je la possédais**, je ne ressentais plus qu'un manque sans fin », mentionne en effet Louis, page 44. Non sans s'être auparavant demandé, page 20, « **à qui** elle avait [précédemment] **appartenu...** »

En fait, on l'apparente tellement à une pièce de collection, qu'à la limite on pourrait presque croire que Louis la confond avec la montre de gousset qu'il porte près du cœur. À cet effet, ce passage de la page 43 se veut éloquent : « Je me remémorais le moindre de ses **mouvements**, me la décrivais jusque dans les moindres détails : le **balancement** de ses hanches, la façon presque impudique dont elle projetait son pubis en marchant, la manière dont tout son corps - et non seulement son cou - pivotait vers moi lorsqu'elle me montrait quelque chose et jusqu'au **poids de son poignet posé sur mon cœur**, la nuit. »

Nous avons d'ailleurs vu, à l'examen de l'organisation du récit, comment, par le biais de la répétition au niveau du lexique et de la syntaxe, le narrateur insinue le lien entre les caractéristiques de la jeune femme et les « trésors » du musée de la Chaux-de-Fonds. C'est d'ailleurs avec grand enthousiasme qu'il l'y emmène dès les premiers jours de leur relation. « [...] à la perspective de partager avec elle une visite de ce qui avait été la caverne d'Ali Baba de mon enfance, mon esprit avait rapidement retrouvé toute sa vivacité ²². »

Enfin, je tiens également à attirer l'attention sur le fait qu'à maintes reprises, le narrateur pousse l'audace jusqu'à carrément apparenter le personnage féminin à un oiseau, semblable peut-être à l'admirable colibri automate que Louis tient justement à la main lorsqu'elle se présente à lui pour

²² Chap. Cinq, p. 30.

la première fois, page 15 : « [...] j'étais occupé à examiner les entrailles d'une pendule-automate, un **magnifique** oiseau chanteur datant du XVIII^e siècle, orné de véritables plumes de colibri. »

Ce lien de parenté est mis en évidence dans le passage décrivant les boucles blondes de la jeune fille, à la page 28 : « [...] ses **magnifiques** boucles blondes **qui volaient en tous sens** à cause de la fenêtre ouverte. » Non seulement magnifiques, ces boucles folles « volent » en tous sens, comme le feraient des « ailes ».

A peu près dépouillée de toute personnalité, ne reste justement plus de la substance de la jeune fille que les contours éthérés d'un ange automate : « Qu'est-ce que cet **ange** pouvait bien avoir à faire avec le vieux barbet? » dit le texte, page 15. Ou pire, un lien de parenté avec une horloge coucou de luxe. Un passage de la page 29 permet justement cet ironique rapprochement : « Dans les branches, une famille de pinsons avait trouvé refuge. Ravie, elle **sautillait d'impatience**. - Aie ! Que c'est joli ici ! J'adore cet endroit ! C'est génial ! Laisse-moi faire, je m'occupe de tout. »

En fait, **elle** piaillait comme une « **oiselle** » !

Un oiselle « pure et fragile » que Louis s'attache bien sûr à « protéger » : « [...] j'avais aussi le net sentiment de mes devoirs et responsabilités envers celle qui semblait n'avoir pu traverser l'Atlantique que pour **se poser sur mon épaule**. Rien ne devait corrompre une telle pureté²³. »

²³ Chap. Trois, p. 25.

Le rapprochement proposé ici entre la jeune fille candide et frêle et la colombe - sorte de pigeon femelle symbole de douceur, de tendresse, de pureté et de paix - me semble assez évident. Et à ce titre, il est tout à fait plausible que la demoiselle, éprise de voyages, tôt ou tard s'envole.

La rédaction

Je disais précédemment que rien, ou presque, n'est gratuit dans *L'Horloger* et qu'à peu près tout y concourt au récit. Dans l'état actuel de ma nouvelle, il semble que je puisse en effet affirmer cela. Il n'en a toutefois pas toujours été ainsi. J'ai écrit le premier jet de *L'Horloger* en 1995²⁴, sans me soucier de doter le récit d'une structure particulière pour le mettre en valeur. Il ne s'agissait alors que d'une nouvelle de deux pages racontant l'histoire banale d'un horloger qui, ayant décidé d'attenter à la vie de sa maîtresse, lui offre un colis piégé. Je trouvais mon œuvre plutôt réussie à l'époque. Dieu sait pourquoi, il semble que dans l'imaginaire collectif québécois, il est tout à fait naturel que le mot « horloger » renvoie à « bombe » (horloger = horloge = tic tac = boum ! Demandez à Ovide Plouffe). Pour ce qui est de la psychologie des personnages, je ne m'en étais à ce moment-là pas vraiment soucié et le récit se limitait finalement à l'anecdote. En fait, même la raison de

²⁴ Voir en annexe.

l'attentat à la vie de la jeune femme n'était pas évoquée.

Cependant, comme j'affectionnais particulièrement cette histoire (probablement du fait entre autres que je l'avais située en Suisse), j'ai décidé de la reprendre au moment de faire le choix de mon sujet de mémoire. De plus, avec le recul, force m'était d'admettre qu'elle ne manquait pas de potentiel. De manière tout à fait non intentionnelle, ou plutôt, de façon inconsciente, j'avais indéniablement semé dans le récit d'alors les germes de l'organisation de celui d'aujourd'hui. Instinctivement, par exemple, j'avais déjà choisi une structure de phrase et des qualificatifs semblables pour faire la description du musée de l'horlogerie dans une page et celle de la jeune femme, dans l'autre.

En fait, j'ai dû réécrire et relire inlassablement *L'Horloger* une bonne centaine de fois avant de le livrer. D'instinctives qu'elles étaient, mes premières versions ont ainsi peu à peu fait place à une réelle prise de conscience du potentiel de mon sujet. Petit à petit, une certaine structure se dégagait de l'ensemble et l'idée d'en structurer systématiquement les différentes composantes faisait son chemin. À ma grande surprise, des liens fort intéressants voyaient le jour, donnant eux-mêmes naissance à d'autres analogies possibles. Le processus était de plus en plus conscient et les liens se faisaient de plus en plus « systématiques ». À un point tel d'ailleurs que le récit en devenait même un peu mécanique, alors que mon héros menaçait quant à lui de prendre des allures de « robot ». Aussi, bien que le défi de départ ait été de « structurer tout cela », il a également été question, à un

autre moment, « d'assouplir, d'humaniser tout cela ». Par-dessus tout, je souhaitais que le lecteur puisse s'identifier au personnage de Louis le plus longtemps possible et ait par le fait même envie de se rendre au bout de la lecture. C'est dans cette optique que j'ai entre autres beaucoup travaillé les interactions entre Maria²⁵ et Louis. De simple « patronne » qu'elle était à ces débuts, celle-ci est peu à peu devenue la « *mamma* » affectueuse, concédant un peu de sa chaleur « humaine » à son « petit Louis ».

Enfin, au fur et à mesure que le processus de structuration devenait conscient chez moi, il me fallait prendre garde de ne pas donner l'impression que le narrateur du récit était lui-même conscient du processus dont il était l'acteur. Par essence même, la névrose obsessionnelle ne relève pas du domaine de la conscience, mais bel et bien de celui de l'inconscient. Le défi était de taille, puisqu'il s'agissait de construire de façon consciente et volontaire une structure relevant par définition d'une dimension essentiellement inconsciente.

Aurais-je pu donner à *L'Horloger* sa forme actuelle si je ne possédais pas moi-même certaines des caractéristiques propres aux obsessionnels ? Il semble en tous cas que la tâche à laquelle je me suis astreinte entraînait obligatoirement un travail de nature obsessionnelle. Encore aujourd'hui, chaque relecture du texte amène son lot apparemment inévitable de

²⁵ Le personnage de Maria n'existait même pas dans la version initiale du texte.

corrections et d'« améliorations ». « Cent fois sur le métier, remettez votre ouvrage », me dit la voix. Tic Tac !

CONCLUSION

Dans le cadre de l'écriture de *L'Horloger*, l'exploitation de quelques principes psychanalytiques de base est venue enrichir de manière tout à fait particulière le récit d'une histoire au départ sans doute plutôt banale. Au-delà de l'attrait ludique implicite de la chose, l'utilisation de procédés formels - tel l'usage de symboles érigés en système par exemple - visait avant tout à multiplier l'effet dramatique de la diégèse. Par le biais du « surcodage », c'est-à-dire en présentant un contenu surdéterminé, le texte se veut un objet qui se puisse interpréter, qui se puisse décoder à plus d'un niveau. En multipliant les moyens d'interpeller son lecteur, le récit tend à accroître d'autant son pouvoir de séduction ; l'exercice de décodage proposé ayant pour but avoué non seulement de permettre au lecteur-cible de « dépasser » le texte écrit en attirant son attention sur « l'objet texte », mais aussi celui de le flatter en « favorisant » sa tendance naturelle à l'interprétation. N'est-ce pas là ce que Roland Barthes nommait « le plaisir du texte » ?

De mon côté, je dois avouer que j'ai pris un plaisir particulier à voir le texte se construire, presque de lui-même, au fil des innombrables exercices de réécriture auxquels je me suis astreinte. Chacune de mes relectures voyant, en effet, jaillir un flot apparemment intarissable de nouvelles

possibilités d'images et d'associations (à un point tel que j'ai carrément dû me faire violence pour arriver à mettre un point final à ce texte). J'ai l'impression d'avoir construit *L'Horloger*, non pas en y ajoutant brique après brique, c'est-à-dire les unes par-dessus les autres, mais plutôt en ajoutant continuellement de minuscules grains à un château de sable fin éternellement en construction et ce, avec la circonspection du chasseur de perles.

Comme toute bonne chose a cependant une fin, je crois pouvoir aujourd'hui me permettre de dire que je suis arrivée à vérifier concrètement qu'il est tout à fait possible à l'auteur d'un récit écrit d'exploiter les possibilités qu'offre la psychanalyse et ce, non seulement dans le cadre de l'élaboration de la psychologie des personnages, mais également dans l'édification de la structure même du récit.

BIBLIOGRAPHIE

- BILLETER, Erika et al., *Le Pays de Lausanne*, Lausanne, Éditions du Grand Pont, 1982, 165 p.
- BURTON, Eric, *Histoire des horloges, montres et pendules*, Paris, Éd. Atlas, 1980.
- CARDINAL, Catherine, *La Montre, des origines au XIX^e siècle*, Fribourg (Suisse), Office du livre, 1985.
- CHEMAMA, Roland (sous la direction de), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1993, 305 p., (Coll. « Sciences de l'homme »).
- Duchesne, Vianney, « Les Amoureux « perdent la carte », *Le Soleil* (Québec), dimanche 11 février 1996, p. B1.
- FREUD, Sigmund, *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954.
- IDEM, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F. 1974.
- Guide du tourisme Michelin Suisse*, Paris, Pneu Michelin, 1981.
- GUYE, Samuel et MICHEL, Henri, *Mesure du temps et de l'espace. Horloges, montres et instruments anciens*, Fribourg (Suisse), Office du livre, 1970.
- GRUIER, Fabien et PRACONTAL, Michel, « Bourges : l'horloge ressuscitée », *Le Nouvel Observateur* (Paris), août 1994, p.35.
- JAGGER, C., *Histoire illustrée des montres et horloges*, Pully (Suisse), Éditions Princesse, [s.d.], 254 p.

Lausanne, Office du tourisme et des congrès de Lausanne, (s.d.), 12 p.

LACAN, Jacques, *Écrits 2*, Paris, Éditions du Seuil, (collection Points, no 21).

LACHANCE, André, « Les Suisses ont peur de l'Europe », *L'Actualité* (Montréal),

Vol. 20, n° 18 (15 novembre 1995), p. 42.

LECLAIRE, Serge, *Démasquer le réel*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, (collection

Points, n° 148).

LEGERON, Danièle, « Horlogerie : et voici le retour du « tic-tac », *Le Figaro*

Magazine (Paris), samedi 5 août 1995, p.94.

Le musée de l'art, Londres, Phaidon Press Limited, 1994, (coll. Le livre de poche).

Le Soleil (Québec), « Pyramide à l'espagnole », lundi 23 novembre 1998.

IDEM, « Marché des montres. La production suisse a dépassé celle du Japon en

95 », jeudi 28 décembre 1995.

MARSOLAIS, Michel (Agence Science-Press), « L'amour décortiqué » *Le Soleil*

(Québec), dimanche 11 février 1996, p. B1.

MERAND, Jacques, *De l'heure de l'horloge à eau à l'heure électronique*, [s.l.],

L'accueil, 1965.

STAUFFER, Gil (Associated Press), « Une seconde à perdre », *Le Soleil*

(Québec), dimanche 29 juin 1997, p. B5.

STOOR, ANTHONY, *Les Ressorts de la création*, Paris, Éditions. Robert Laffont,

350 p., 1972, (collection Réponses).

Suisse, Office national suisse du tourisme (ONST), Zurich, (s.d.), 31 p.

TRUDELLE, André, « Le Pays de Vaud bien campé sur les rives du lac Léman »,

La Presse (Montréal), samedi 24 août 1996, p. G4.

URESOVA, Libuse, *Montres et horloges*, Paris, Éditions Gründ, 1986, 238p.

ZELLER, Alfred, *Pendules et horloges*, Éditions Princesse, Paris, 1976, 155 p.,

(collection « L'art des choses »).

ANNEXE

L'HORLOGER (*première version*)

Arpentant nerveusement les vieilles rues étroites et déclives qui bornent la Cité, je tournais en rond depuis une heure déjà. Finalement, je m'étais décidé. J'avais poussé la porte du *Lapin vert* et commandé un demi de bière panachée. Il faisait chaud, très chaud. Tellement chaud que les gamins qui rôdent d'habitude dans le quartier s'étaient volatilisés. Tant mieux. En plein cœur de la ville ancienne, ce troquet était surtout fréquenté par des étudiants et de jeunes ambitieux. C'est là que nous nous étions rencontrés, une année auparavant. Le guet de la Cathédrale, du haut de la tour, avait annoncé les cinq heures. Elle n'allait pas tarder.

Sur la table, j'avais déposé le cadeau que je lui destinais. Soigneusement emballé, dans le papier le plus fin que j'avais pu trouver, le fragile paquet était couronné d'une magnifique rosette de ruban assorti. Je respirais. Tout était parfait.

Je suis horloger. Je passe la majeure partie de ma vie à démonter et remonter les mécanismes délicats des montres, horloges et pendules. Inévitablement, j'en étais venu à envisager la vie comme une combinaison, un agencement de moments absolus, autant de pièces montées en vue de former un ensemble alliant perfection et beauté.

Une fois, alors que j'étais tout gamin, mon père m'avait emmené visiter les salles souterraines du musée d'horlogerie à La Chaux-de-Fonds. Entièrement voué à l'histoire de la mesure du temps, ses innombrables galeries débordaient du plus captivant des trésors. En effet, sabliers, cadrans solaires, montres et pendules souvent munies d'automates à musique, et horloges astronomiques s'étaient étalées avec orgueil sous mes yeux. Toute la perfection du monde consacrée à tenter de circonscrire le temps, de l'emprisonner dans une petite boîte.

Mais ce qui m'avait fasciné, surtout, c'était la précision avec laquelle les petites pièces de métal scintillantes s'emboîtaient parfaitement les unes dans les autres, et le petit bruit sec, répétitif, parfaitement prévisible et rassurant qui en ponctuait le mouvement. Tic, tac, tic, tac, tic, tac.

La fuite du temps est pour moi, encore aujourd'hui, difficilement supportable. Je n'aime que ce qui est prévisible, j'abhorre l'aventure. Fils d'horloger, plutôt

médiocre à l'école, je n'ai pour ainsi dire jamais eu d'ambition. Dans cette société fermée qui m'a vu naître, de père en fils, depuis toujours, on est horloger. « Le temps, me disait papa, est fait pour être figé. »

Mais que faisait-elle donc ?

Elle, elle était québécoise et étudiait les langues à l'université. Dès le premier regard, j'avais su que nous étions faits l'un pour l'autre. Je venais là tous les vendredis, après le travail. Elle était entrée un jour, par hasard. Délicate et précieuse, la taille fine, des yeux lumineux dans le plus captivant des visages. Cette rencontre, je m'y étais longtemps préparé. Mais ce qui m'avait fasciné, surtout, c'était cet accent, régulier et monotone, ainsi que la façon qu'elle avait de ponctuer ses dires de gracieux hochements de tête. Jour et nuit, nous nous étions aimés. Des moments parfaits où corps et esprits s'étaient emboîtés, sans l'ombre d'un doute.

Par la fenêtre du bistroquet, la chaleur pénétrait en longues bouffées humides et collantes. De ma place, je ne pouvais apercevoir du dehors que les fines gouttelettes moussant autour de la fontaine dont elles s'échappaient, et embuant le paysage. Tout était si calme. Même les pulsations de mon cœur semblaient s'être tues.

De la poche de ma veste, j'ai tiré la montre de gousset que m'a léguée mon père. Tic, tac, tic, tac, tic, tac. Un moment, le son m'a rassuré, mais toutes les montres du monde me ramenaient irrémédiablement à elle, et elle était en retard. Avec peine, je résistais à la tentation de tripoter nerveusement le ruban entourant le paquet qui me narguait sur la table. Viendrait-elle ? J'ai commandé un autre demi. Elle viendrait.

À la mort de papa, pour la première fois de ma vie, je m'étais senti affreusement démuni et désorienté. Heureusement qu'il y avait elle. J'allais l'épouser, nous aurions un fils. Quelque inexorable que soit le temps, pensais-je, il ne pouvait rien contre l'éternel mouvement de la vie, contre la naissance qui, quoi qu'il arrive, doit nécessairement suivre ou précéder la mort. Tic, tac, tic, tac, tic, tac.

Le bruit des tic-tacs incessants m'était-il monté à la tête ? Fatalement, mon métier avait dû laisser sa marque. Me prenais-je pour le grand horloger ? À démonter et remonter des mécanismes la majeure partie de mon temps, voilà que j'en étais rendu à démonter le mien. Y arriverais-je ? Mes mains s'étaient mises à trembler. Et cette chaleur... Non ! Je n'y arriverais pas !

Entre elle et moi, tout s'était bien passé jusqu'à ce vendredi, il y avait une semaine. Dans les règles de l'art, je lui avais demandé de m'épouser. Cristallin et pur, son rire, soudain, avait fusé, me laissant muet et abasourdi. Que se passait-il ? « Je

suis si jeune, avait-elle répondu, et en moi se bousculent tellement de désirs. Je ne saurais déjà renoncer à ce que la vie peut encore me réserver de surprises ! »

Finalement, cet après-midi-là, elle avait tout de même poussé la porte du bistro. Serrée dans un écrin de soie rouge, elle était ravissante. Elle semblait heureuse de me voir. Avec empressement, elle s'était assise. Cinq heures cinquante-neuf. Le bruit sec et uniforme s'était fait plus exigeant, impérieux. Alors qu'elle s'attaquait au noeud entourant son paquet, je me suis levé. Sans hâte, je me suis dirigé vers la sortie.

Le souffle de l'explosion m'a projeté jusque dans la fontaine. Maintenant intolérable, la chaleur montait en un halo suffoquant. Dans la poche de ma veste, ma montre s'était arrêté, figeant ce moment dans l'éternité.

Comme les maçons maudits de la tour de Babel, je m'étais voulu l'égal de Dieu. Elle, elle avait été le grain de sable dans l'engrenage parfait de mon existence.

Janvier 1995